

30. 207  
Fvch

DENISE BONAL

PORTRAIT  
DE FAMILLE

Édité avec le concours  
du Centre National des Lettres

F.N.C.D.  
Bibliothèque

FÉDÉRATION NATIONALE  
des  
CERCLES DRAMATIQUES  
DE LANGUE FRANÇAISE  
BIBLIOTHÈQUE

COLLECTION « THÉÂTRALES »

30201  
-1-

## DANS LA MÊME COLLECTIF

LE BASTRINGUE, de Karl Valentin  
REGARDE LES FEMMES PASSER, de Yves Reynaud  
JAKOB LE MENTEUR, de Max Denes  
L'ETRANGER DANS LA MAISON, de Richard Demarcy  
CONVERSATION CHEZ LES STEIN SUR MONSIEUR DE  
GOETHE ABSENT, de Peter Hacks  
HONORÉE PAR UN PETIT MONUMENT, de Denise Bonal  
LE VENT ET LE MENDIANT, de Jean-Pierre Schlegel  
RESTER PARTIR, de Bernard Chartreux  
EUPHORIC POUBELLE/LA HAUTE COLLINE, de Paul Allio  
LE CHANTIER, de Charles Tordjman  
ENTRE CHIEN ET LOUP, de Daniel Lemahieu  
AGATHE, de Jean-Pierre Renault  
BERLIN, TON DANSEUR EST LA MORT, de Enzo Cormann  
HOTEL DE L'HOMME SAUVAGE, de Jean-Paul Fargeau  
DERNIERES NOUVELLES DE LA PESTE, de Bernard Chartreux

### « THÉÂTRALES »

Collection dirigée  
par Jean-Pierre Engelbach et Jacques Pellissard

Ligue française de l'enseignement  
et de l'éducation permanente.  
FÉDÉRATION NATIONALE DE THÉÂTRE.  
Maquette : Yves Raynaud.

Tous les droits de reproduction même partielle par quelque procédé que ce soit réservés pour tous pays. Copyright EDILIG, service édition de la Ligue Française de l'enseignement et de l'éducation permanente, 3, rue Récamier, 75341 Paris Cedex 07 - ISBN 2-85601-046-6 - ISSN 0293-2717

*« Ceux qui parlent de révolution sans en référer explicitement à la vie quotidienne ont dans la bouche un cadavre. »  
Vaneigem (Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations)*

*Cette pièce aurait pu s'intituler « Réglée d'avance ».  
Comme on dit de la vie.*

*Mais sûrement pas comme on pourrait le dire d'une mise en scène.  
Du témoignage exact, erroné par trop de fidélité, de la réalité de l'auteur, à sa trahison, heureuse par trop d'usurpation, il y a place pour toute une famille d'exercices de style.*

*Les « idées » de mise en scène ont, fort heureusement, la décence de vivre le temps des étoiles filantes, de n'être plus qu'une trace lorsqu'on les perçoit. Sinon, comment appeler l'alchimie lente et convulsive des répétitions, qui tient tout autant de la précision avec laquelle l'affûteur-cycliste présentait la lame au grain de la meule, que du bilan psychologique établi par les soins d'un thérapeute du Moyen Age.*

*« Il est difficile de présenter une population quand on ne peut pas la nommer, quand elle n'est pas homogène, qu'il ne s'agit ni d'un groupe, ni d'une ethnie, ni d'une stricte catégorie socioprofessionnelle, et qu'on ne peut sinon la définir du moins, la désigner d'un mot. » Colette Petonnet (Sociologue)  
Rien ne sera donc vraiment défini.*

*Sinon la ballade très gaie d'une tranche de vie « dans le brouillard ». Celui dans lequel nous nous mouvons tous — et où le néoprolétariat (terme restrictif, voir impropre, en tous cas insatisfaisant) joue par rapport à la société globale, le rôle de bouc émissaire.*

*Il faudra, plus encore que dans les autres pièces de Denise Bonal (« Légère en août » — « Honorée par un petit monument »), faire prendre conscience aux actrices et aux acteurs, du trajet corporel des personnages : qu'ils soient, eux aussi, « durs au mal ».*

*Louise, mythe et mère-courage, va jusqu'à engendrer (Auguste, le père, est peut-être mort ?) un fils suicidaire, déjà passé au-*

*delà, ou entrain de, qui s'entend à la... et parfumer calmement  
« ses » morts.*

*« Portrait de famille » est peut-être une pièce sur la mort,  
mais à « traiter » dans la démesure énergique et simple des  
premiers films d'Ettore Scola ; y compris dans les deux langages  
de Louise, y compris dans l'affectivité de cette saga. Mais ne  
leur a-t-on pas ôté toute possibilité d'exprimer la tendresse ?  
Reste la violence. Mais, là encore, ils n'iront pas accrocher le  
cadavre surgelé de Vimeux au croc du boucher, une faveur  
en forme de toque de pâtissier dans le tréfond, ils iront, loupé  
final, le balancer dans l'eau. Comme lorsque les sœurs d'Armelle  
ne peuvent se résoudre à enlever l'étiquette du prix d'un cadeau.  
S'empêcher d'être pour avoir !*

*Il faudra, sans doute, bousculer au mieux le côté formel des  
séquences.*

*Fondre le temps qui hache ce huis-clos familial en une séquence  
diaphragmée ; ne donner ainsi à voir que l'enchevêtrement de  
la représentation, et n'exiger de la vie racontée qu'une durée,  
limitée au spectacle.*

*L'humaine vie d'un pôle à l'autre.*

Philippe Mercier  
1983

## Denise BONAL

Comédienne

Ayant vécu à temps plein l'aventure de la Décentralisation théâtrale  
de 1951 à 1971.

Retour à Paris en 1972 où son travail de comédienne s'est  
confondu avec celui d'auteur et de professeur. Vient d'être  
nommée professeur au Conservatoire national de Paris (1983).

Auteur dramatique

1974 - « **Légère en août** » - Création à Paris par les Athévains  
(mise en scène de Viviane Théophilidès).

1975 - « **Légère en août** » - Création à Montréal par le Rideau  
Vert, dans une mise en scène d'Yvette Brind'Amour.

1976 - « **Les moutons de la nuit** » - Création à Paris au Théâtre  
de Poche-Montparnasse (mise en scène d'Étienne Bierry).  
« **Légère en août** » - Création à Athènes au Théâtre Orbo,  
dans une mise en scène de Nikos Sofianos.

1978 - « **Honorée par un petit monument** » - sélectionné pour  
représenter, en compagnie de six autres auteurs contem-  
porains le théâtre français contemporain au Québec.

1979 - « **Honorée par un petit monument** » - Première version  
présentée au Festival International de Lyon et au Festival  
d'Avignon (mise en scène de J.-C. Grinevald).

1980 - « **Honorée par un petit monument** » - Deuxième version  
présentée au Théâtre National de Chaillot (Salle Gémier) (mise  
en scène de Denise Bonal et Philippe Mercier).

« **J'ai joué à la marelle, figures-toi...** » - Texte écrit pour le  
spectacle de la Comédie de Caen Le Desamour.

1981 - « **Légère en août** » - Création à Bruxelles au Centre  
Bruegel, dans une mise en scène d'Irène Laurent.

Grand Prix d'Enghein pour « **LES MOUTONS DE LA NUIT** »  
(1975).

Grand Prix 1980 de la Radio de la S.A.C.D.

A Valérie DESCOMBES

**Louise**, la mère

**Albert**, son fils aîné 27 ans

**Armelle**, sa fille 25 ans

**Patrick**, son second fils 19 ans

**Raymond**, le compagnon d'Armelle

**Assia**, la fiancée de Patrick

**Pinchard**, le voisin

**Louise** : Je pèse plus que mon poids. Je n'aurais pas dû prendre le raccourci. Je traîne avec moi deux cercueils de grosse terre gluante. Je serai en retard. Il m'attend. Il faudra que je l'aide. Quand Noël vient j'entends son cri. C'est toujours son premier cri que j'entends. Je lui tiendrai la patte. La lune court dans le ciel. Elle s'est échappée de l'asile. Sous le couteau il deviendra un enfant qui hurle de peur.

Toutes ces maisons allumées où je pourrais entrer. J'aurais le droit de m'asseoir. Par terre. Devant de hautes cheminées. Et enfin on me regarderait.

Je traîne mes souliers de terre.

Le vent se sépare, couteaux à gauche, couteaux à droite.

Derrière moi l'été est fini. On l'a brûlé par petits paquets dans les champs. Les portes de la grange battent comme pendant les guerres. Je pèse plus que mon poids.

L'homme attend.

Et j'arrive de loin, serrée dans mon sarreau d'écolière.

Je n'apprends rien à l'école.

Si ce n'est pas le cochon, ce sera la grange avec le fléau.

Et c'est toujours toujours pareil ou le cochon

ou l'homme

ou le fléau.

*L'absence de ponctuation dans le texte de Louise ne relève pas d'une recherche d'originalité. C'est seulement un effort pour mieux traduire cet afflux de mots et de pensées enchevêtrés qui caractérisent le débit de certaines personnes, et pour donner à la comédienne qui interpréterait le rôle, toute liberté pour agencer et maîtriser cette forme d'expression.*

## II

**Raymond :** *(Vautré, plutôt que couché, écoute à fort volume une cassette de musique. Entre Louise avec son éternel cabas de plastique noir. Elle lui parle. On n'entend rien.)*  
J'entends rien. Qu'est-ce qui se passe ?

**Louise :** T'entends rien moi j'entends tout que tu pourrais arrêter ton charivari quand tu vois que j'arrive j'en ai les oreilles qui débordent de partout et devine un peu Raymond ce qui me tombe encore dessus devine un peu.

**Raymond :** Mm... mm...

**Louise :** Devine Raymond.

**Raymond :** La devinette, c'est pas le sport où je me défonce...

**Louise :** Ton beau-frère.

**Raymond :** Lequel ?

**Louise :** Albert.

**Raymond :** Oui.

**Louise :** Quand je dis Albert tu vois pas.

**Raymond :** Encore ?

**Louise :** Oui.

*(Temps.)*

**Raymond :** Ah bon !

**Louise :** T'évanouis pas hein Raymond en apprenant que le frère de ta femme — enfin ta femme — cette fille qui vient et qui va et qui rentre tard la nuit sur ses gros pieds en plomb t'évanouis pas hein de peur que tu te blesserais en tombant.

**Raymond :** Toi non plus tu t'évanouis pas, t'est debout non.

**Louise :** Mais moi j'ai l'habitude la cinquième fois qu'il se prend la mort volontairement sans prévenir de rien blanc comme une

chemise à eau de Javel quand je l'ai vu qu'est-ce qu'il cherche lui qui se plaint jamais c'est mon premier quand je l'ai porté j'étais jeune et forte je mangeais des quantités pas varié mais des quantités je me demandais seulement est-ce qu'Auguste allait m'épouser il s'est décidé juste avant la naissance il y avait rien à redire qu'est-ce qu'il a cette bourrique de se jeter le front contre la mort et les épines hein cette bourrique qu'il est si calme qu'il regarde tout à voix basse et que c'est le seul dans la maison à rentrer le soir sans faire la tête.

**Raymond :** Où il en est ?

**Louise :** Tiré encore une fois. Lavage d'estomac interrogatoire de spécialistes tout le monde commence à le connaître à l'hôpital c'est un abonné ils l'appellent par son prénom il sortira dans huit jours s'il passe pas par la fenêtre comme la dernière fois agile comme il est un garçon qui a mieux travaillé à l'école que tous mes autres et une politesse pour tout le monde même pour les vieux et les chiens à croire que les études pour des gens comme nous c'est pas naturel ça vous pète quelque chose dans le cerveau est-ce que tu as mangé tout petit il m'écrivait des poèmes que j'en ai pleuré une fois j'étais en chemise c'était l'été il l'a jamais su ferme la fenêtre voyons je te dis.

**Raymond :** Qu'est-ce qu'il a inventé cette fois ?

*(Il repousse la fenêtre sans se lever.)*

**Louise :** Il a bu du sirop.

**Raymond :** C'est tout ?

**Louise :** C'est tout c'est bien assez pour l'étendre sur le trottoir avec de la mousse rose dans la bouche et des yeux gros comme des bols.

**Raymond :** Du sirop ! Merde alors quel sirop ?

**Louise :** Ce sirop que ta femme elle prenait l'an dernier quand elle était enceinte...

**Raymond :** Elle prenait un sirop Armelle...

**Louise :** ... pour pas vomir.

**Raymond :** Elle a été enceinte assez longtemps pour vider la bouteille.

**Louise :** T'as aucune mémoire Raymond la bouteille elle est restée simplement pleine parce que ce sirop Armelle ça la faisait vomir

tout de suite qu'elle en prenait et que lui... contraire il a tout gardé dans l'estomac que c'est pour ça qu'il a failli rester.

**Raymond :** Un sirop de femme enceinte, il est pas sur ses rails quand même.

**Louise :** Il choisit pas il prend ce qu'il trouve !

**Raymond :** T'énerves pas !

**Louise :** Cinq fois cinq suicides chez le même fils comment tu l'expliquerais toi qui as toujours des réponses plein les poches la première fois il saute par la fenêtre une jambe cassée et l'étalage du crémier la deuxième fois un simple couteau de cuisine il l'affûte lui-même calmement devant moi en écoutant les informations la veine ouverte du sang comme un cochon sa chambre un vrai carnage la troisième fois... tiens Raymond... la troisième fois je sais plus... c'est te dire Raymond...

**Raymond :** Le gaz, je venais d'arriver.

**Louise :** Le gaz oui avec le four de la cuisinière tu venais d'arriver dans nos jambes la maison a manqué sauter il a fallu déménager pour des locataires qui se sont mis à pousser des cris de verrat et à faire chier leur chien sur notre paillason pour nous aider à partir.

**Raymond :** L'appartement est plus grand... on y gagne.

**Louise :** Là-bas j'avais mes habitudes mes connaissances et un pharmacien qui m'a toujours offert de payer quand je voudrais et à peine arrivé ici lui Albert qu'est-ce qu'il invente pas d'avalier une fourchette à escargot une cicatrice comme mon bras tu as préparé à manger.

**Raymond :** C'est arrivé quand ?

**Louise :** Il a été ramassé à la fin de la nuit dans le square Saint-Julien.

**Raymond :** Boire du sirop dans un square... J'ai acheté des lentilles.

**Louise :** Et des saucisses ?

**Raymond :** *(Fait signe que oui.)*

**Louise :** Mets tout sur le feu je me lave les mains et en plus il va neiger je le sens dans mes reins une pompe à vélo qui me souffle dedans ce métier-là ça se tient là dans les reins c'est le parquet chez la vieille Turquie pas un morceau de tapis et pourtant ils en ont des beaux tapis en Turquie.

**Raymond :** Non en Perse.

**Louise :** En Turquie aussi c'est elle qui me l'a dit elle est Turque elle dit la Turque c'est au parquet qu'on reconnaît une maîtresse de maison cette femme la Turque elle m'adore elle me dit restez donc un peu Louise mais je lui dis Madame Kervokian j'ai un autre ménage qui m'attend plus loin elle me dit j'adore la France elle m'adore cette femme-là.

*(Pendant ce temps elle a préparé le repas, Raymond n'a pas bougé.)*

**Raymond :** T'as été le voir ?

**Louise :** Oui j'ai demandé à Zenacker la pianiste de me laisser partir une heure plus tôt toujours dans ses sonates comme elle les appelle elle regarde ses mains quand elle joue on dirait qu'elle les reconnaît pas elle a pas de vie intime cette femme.

**Raymond :** Qu'est-ce qu'il a dit Albert ?

**Louise :** Albert tu le connais c'est pas un garçon qui parle beaucoup il pleurerait ça ça reste entre nous hein Raymond il regarde ailleurs là où il n'y a personne ils sont quatre dans sa chambre trois autres et lui bien tranquilles je lui demande plus d'explication il s'est toujours réservé je lui demande simplement qu'est-ce que tu veux que je t'apporte la prochaine fois et lui il répond : « Rien, et ça me suffira. »

**Raymond :** Il est comme moi il est pas causant.

**Louise :** Non vous n'êtes pas du tout le même genre Albert et toi en partant je me retourne vers lui pour lui dire au revoir avec la main et tu sais ce qu'il me dit : « S'il fait beau dimanche, je resterais à la maison. »

**Raymond :** Ça alors, c'est bien de lui !

**Louise :** Il n'y a pas de quoi rire Raymond qu'un garçon comme lui bâti et grand il a toujours fait du sport il était arrière gauche dans le football on ne voyait que lui quand il courait en travers et intelligent il n'y a qu'à le regarder quand il écoute la télé il suit toute l'histoire des fois il raconte même ce qu'on voit pas il n'y a pas de quoi rire Raymond de l'entendre dire qu'il restera à la maison s'il fait du soleil dehors parce que les nerfs des gens Raymond ça s'use plus vite qu'une corde à lingé et personne capable de m'expliquer pourquoi à treize ans ça l'avait déjà pris il a essayé de se tirer une balle dans le cœur mais cette andouille pour mieux viser il s'est regardé dans la glace il s'est trompé de côté.

**Raymond :** Ça lui passera.



**Louise** : Il serait temps.

**Raymond** : Il a pas trouvé de femme.

**Louise** : Il en a trouvé plus qu'il lui en fallait.

**Raymond** : Je les ai jamais vues.

**Louise** : A table c'est chaud des filles bien comme il lui en faudrait il n'est pas prêt de les trouver parce qu'il faut les chercher là où Albert il ne va pas et Albert c'est pas un chercheur dans ce sens-là et les autres il n'en veut pas et moi non plus.

**Raymond** : Des filles bien y'en a partout.

**Louise** : Des filles comme Armelle qui te laissent te palacer toute la journée à écouter ton charivari pendant qu'elles se crèvent le cul dix heures par jour à servir de la bouffe avec ses chevilles qui gonflent t'en trouveras pas sous le pied d'un cheval ou alors c'est que tu as des yeux de sphinx.

**Raymond** : Des yeux de lynx.

**Louise** : Me reprend pas sur tout je suis pas ta mère et Armelle enceinte pour la deuxième fois en dix-huit mois et même pas mariée...

**Raymond** : C'est la même chose.

**Louise** : La même chose pour toi pas la même chose pour elle.

**Raymond** : Elle s'en fout.

**Louise** : Elle s'en fout parce qu'elle sait que ça te plaît qu'elle s'en fout.

**Raymond** : Donc elle s'en fout.

*(Temps.)*

**Louise** : T'aurais dû être avocat Raymond mais même un avocat il se lève de temps en temps de sa chaise.

**Raymond** : C'est vrai qu'un avocat ici il serait pas au chômage.

**Louise** : Raymond ajoute pas à mes tracasseries avec des insinuations que si tu n'étais pas l'ancien et le futur père des enfants de ma fille je te dirais bien franchement d'aller te choisir une chaise dans une autre famille et le chien Raymond avec toutes ces sinécures j'ai la tête qui s'en va où il est le chien que celui-là quand il est à l'air libre il pourrait estropier trois ou quatre enfants d'un seul coup où il est ?

**Raymond** : J'adore pas ma musique je lui ai ouvert la porte.

**Louise** : Raymond cet appartement c'est moi qui le paye et qui le balaye et ça me plaît pas en arrivant d'avoir à m'énerver après mes déjà six heures de ménage alors le chien tu descends me le chercher là où il est sinon je te le dis c'est moi qui va le chercher et vite.

**Raymond** *(sans bouger)* : J'y vais.

**Louise** : T'y vas comment en téléphone ?

**Raymond** : Je l'entends qui revient.

**Louise** : T'as des oreilles de sphinx.

**Raymond** : De lynx.

**Louise** : Avec tout ça j'ai même pas eu le temps de jouer au loto j'aurais joué le numéro de la chambre à Albert et la chienne du voisin qui a ses chaleurs si jamais le Black il la rencontre...

**Raymond** : C'est pas la chienne qui est en chaleur, c'est le voisin.

**Louise** : *(Regard.)*

**Raymond** : Parce que si j'ai jamais rencontré un con dans ma vie c'est bien le voisin.

**Louise** : Il n'est pas plus con que nous.

**Raymond** : Dans les escaliers il se gonfle pour frôler Armelle au passage.

**Louise** : Il se gonfle pas sa femme l'a quitté et voilà qu'il est seul avec cinq enfants tous plus jeunes les uns que les autres que c'est un homme qui travaille la nuit pour les élever le jour.

**Raymond** : Il n'a qu'à travailler le jour pour les élever la nuit. Comme tout le monde.

**Louise** *(se met à table et mange. Raymond reste assis.)* : Toi en tous cas pour travailler t'as pas encore choisi entre le jour et la nuit.

*(Elle se lève brusquement avec un morceau de saucisse et va vers la porte en appelant : « Black, Black ». Arrive un chien tout blanc. Raymond remet sa cassette. Louise lui parle. On devine qu'elle lui demande pourquoi il ne mange pas. Mais on n'entend rien. Elle se rassied. Le chien est assis à côté d'elle sur une chaise. Elle lui parle, retire des morceaux de sa bouche pour les lui donner et reste là, songeuse, immobile, perdue...)*

**Louise** : Je travaille à l'Arsenal. Je me lève à quatre heures. Je

dois traverser la ville. Il y a souvent du louillard. Je me sentais gaillarde à cette époque. Presque belle encore.

Un matin, je remarque un homme couché sur un banc. Il dort. Pas mal habillé comme un qui traîne. Un beau pardessus même. Pas du tout clochard avec crasse et litre de vin. Fatigué. Sans maison... Sans hôtel... De passage... Etranger peut-être... Emigré... Un homme quoi.

Le lendemain il est encore là. Il a juste un peu changé de position. Je ne vois pas son visage. Une grosse casquette enfoncée.

Je m'intrigue à le regarder en marchant vite.

Le troisième matin il est toujours là. A ses pieds un chien assis, calme qui regarde devant lui comme sans rien voir. Il dort beaucoup cet homme. Je m'approche du banc. J'entends la sirène de l'Arsenal. J'ai un foulard jaune autour du cou. Le chien me renifle. L'homme est mort.

Le chien venait d'un village. De loin. Il était venu pour aider l'homme à mourir. Pour le veiller. Comme on faisait dans les campagnes, et même dans les villes, quand on se connaissait tous

*(se retourne vers le chien)*

Et tu m'a suivie pourquoi ? Tu le sais encore ?

Et Albert ?

### III

**Pinchard :** Je me permets en tout proche voisin : je me trouve sans huile pour la salade de mes enfants. Il y a bien les Arabes qui restent ouverts le dimanche mais je ne tiens pas à acheter chez eux. Ce n'est pas que ce n'est pas propre mais ils ont une façon à eux d'être aimables qui me met mal à l'aise. Ces gens-là, ils ont tellement peur qu'on les traite de fainéants qu'ils travaillent plus que les autres.

**Louise :** De l'huile je vais vous en prêter un litre Monsieur Pinchard si si un litre j'en ai toujours plusieurs en avance j'aime pas me trouver sans entrez donc.

*(Elle va chercher l'huile ; il en profite pour se composer une figure de détresse. Louise revient.)*

**Pinchard :** Je ne suis pas encore habitué. Une balle s'arrête de rebondir. Pas la douleur humaine. Pas la mienne.

**Louise :** Toujours sans nouvelles ?

**Pinchard :** Je n'y compte plus.

*(Silence. Il tire son mouchoir et mouche son chagrin avec une dignité appliquée.)*

**Louise :** Quand même... !

**Pinchard :** Oui, si elle avait dans la tête l'idée de partir est-ce qu'elle n'aurait pas dû le faire avant l'arrivée du cinquième ?

**Louise :** Ce n'était pas une méchante femme à ce que j'ai vu.

**Pinchard :** Moi non plus je n'étais pas un méchant homme. Moi, une femme, du moment qu'elle est mère, elle est sacrée pour moi. Quand je l'ai connue, elle avait dix-sept ans et son père, une brute, la laissait souvent étendue sur le carreau. Moi je n'ai fait ni une ni deux : je l'ai épousée.

**Louise :** Trop jeune peut-être...

**Pinchard :** Trop jeune ? Elle n'était pas trop jeune au lit. Un vrai goujon entre les draps. Au début, du moins. Parce qu'après ça s'est éteint encore plus vite que ça s'était enflammé ! Allez savoir !



**Louise** : Beaucoup d'enfants c'est comme des montagnes pour une femme.

**Pinchard** : Chez nous on a toujours eu beaucoup d'enfants. Mes oncles, mes tantes, huit, dix enfants. Ma mère, dix enfants, elle riait tout le temps comme si on la chatouillait, à boire du café au lait toute la journée avec tous ses enfants à quatre pattes sous ses jupes. Ça c'était une mère.

**Louise** : Vous croyez qu'elle est partie pour un autre ?

**Pinchard** : Vous voulez savoir pourquoi elle est partie ? Elle est partie pour un kilo de gros sel. A midi juste, elle m'a regardé comme une étrangère avec des yeux hagards et elle m'a crié : « Je n'ai plus de sel ! » Je voulais envoyer un des enfants. Elle a fait non de la tête. Elle est partie en courant, sans manteau. Elle court toujours.

**Louise** : Sans manteau en novembre ?

**Pinchard** : Non Je n'y compte plus. Depuis sept mois elle aurait déjà envoyé une carte pour demander pardon. L'autre Noël elle avait voulu un manteau de fourrure. Je lui ai payé, à crédit, mais le manteau elle l'a eu tout de suite, le crédit il est comme elle il continue à courir. Avec un grand col qui lui couvrait les deux omoplates.

**Louise** : Moi avec mon mari j'ai voulu faire les choses dans les règles on a divorcé oui on a vraiment divorcé légalement selon la loi et pourtant c'était cher vous n'avez pas essayé de la faire rechercher ?

**Pinchard** : Mais les maris ça n'intéresse plus la police ! Nous les père d'aujourd'hui, nous sommes « cuits », cuits comme des dindons dont on fait les farces. Avant, des garces comme la mienne on les aurait brûlées en place de Grève avec un écriteau diffamatoire autour du cou. Aujourd'hui, liberté, liberté chérie ? Oui, c'est la grande pagaille qui commence, et vous savez comme moi où elle conduit cette pagaille, tout droit vers les charniers d'une civilisation qui a bafoué tous les pères sans exception et qui les a bafoués dans l'indifférence générale.

**Louise** : Vous devez avoir soif vous boirez bien un peu j'ai du porto de la bière de la limonade et du jus de raison.

**Pinchard** : Vous n'auriez pas du pastis comme dans le Midi.

**Louise** : Bien. Vous avez raison c'est les beaux jours qui commencent... excusez-moi Monsieur Pinchard je parlais du temps mais pourquoi un jour vous ne referiez pas votre vie.

**Pinchard** : Comment refaire une vie détruite ? C'est comme si on voulait recoudre les cendres d'un vêtement brûlé !

**Louise** : Allons allons tout le monde vous admire dans la maison.

**Pinchard** : Pas votre gendre.

**Louise** : Raymond.

**Pinchard** : Quand on se croise on dirait un chat qui fait dans la colle...

**Louise** : Il est mal élevé et il n'a jamais eu de chance dans ses métiers et ce n'est pas mon gendre c'est une mode aujourd'hui.

**Pinchard** : Heureusement qu'il y a des femmes comme vous, dans le monde.

*(Raymond arrive qui passe sans saluer Pinchard. Signe de Pinchard pour souligner la grossièreté de Raymond.)*

Bon, merci encore, Madame Louise.

**Louise** (*désignant la bouteille*) : Si vous ne faites pas collection des « bons » de réduction...

**Pinchard** : Prenez-le tout de suite.

*(Elle décolle l'étiquette. Ils sont près l'un de l'autre.)*

Femme économe... Bravo...

*(Pinchard sort.)*

**Louise** : Tu pourrais être un peu plus poli avec notre voisin.

**Raymond** : Le voisin était ici ? J'ai rien vu. Quand Armelle est là il se gonfle, mais quand c'est moi, il se dégonfle.

**Louise** : Où il est Black ?

**Raymond** : Depuis quand je suis la nourrice de Black ?

## IV

**Assia** : Je suis Assia.

**Louise** : Entre.

**Assia** : (*Ne bouge pas.*)

**Louise** : Entrez.

**Assia** : (*Entre dans la pièce.*)  
(*Temps.*)

**Louise** : Asseyez-vous.

**Assia** : Merci. C'est bien comme ça.  
(*Et elle se tient debout, raide, sans regarder Louise.*)  
Patrick n'est pas là ?

**Louise** : C'est peut-être lui qui vous a demandé de venir ?

**Assia** : C'est lui.

**Louise** : Patrick, il est toujours en retard, il n'a jamais d'horaire.

**Assia** : Il m'avait dit sept heures.

**Louise** : Quand il dit sept heures on peut compter dix.  
(*Silence.*)

Vous voulez un peu de café ?

**Assia** : Non, merci madame.

**Louise** : Ou du thé à la menthe ?

**Assia** : A la menthe ?

**Louise** : Patrick m'a dit que c'était de ça qu'on buvait chez vous.

**Assia** : Merci, je n'ai pas soif.  
(*Temps.*)

Et je ne bois pas de thé à la menthe.

**Louise** : Comment vous vous appelez déjà ?

**Assia** : Assia.

**Louise** : C'est un nom italien ?  
(*Léger temps.*)  
ou arménien ?

**Assia** : C'est le nom que mon père voulait pour moi.  
(*Temps.*)

**Louise** : Vous êtes encore dans les études ?

**Assia** : Oui et non. Je fais un CAP.

**Louise** : Ah ! oui d'infirmière.

**Assia** : D'infirmière ? Non de coiffure.

**Louise** : C'est aussi un joli métier. Et avec les pourboires on peut doubler son mois.

**Assia** : C'est pas les pourboires que j'aime, c'est coiffer.

**Louise** : L'un n'empêche pas l'autre.  
(*Temps.*)

Mais moi ça ne m'aurait pas trop plu de travailler dans les pellicules des autres et dans des cheveux aussi gras que du bouillon de poule.

**Assia** : Il y a des cheveux secs.  
(*Temps.*)

**Louise** : Je suis la mère de Patrick.

**Assia** : Bonjour Madame.

**Louise** : Asseyez-vous.

**Assia** : Merci bien.  
(*Et elle s'assied.*)  
C'est clair chez vous.

**Louise** : On n'a pas fini d'arranger le tout on vient d'emménager ça nous plaît dans la famille de changer de quartier que je ne voudrais pas me dire tu es là comme un poteau indicateur jusqu'à la fin de ta vie et on connaît d'autres pharmaciens.  
(*Temps.*)

Et vous habitez où sans indiscrétion ?

**Assia** (*hésitant*) : ...Dans le quartier nord... il y a des arbres...

**Louise** : Des arbres ? depuis quand ?

**Assia** : (*Fait signe qu'elle ne sait pas.*)

**Louise** : On l'entendra venir de loin avec sa moto qu'il réveille

tout le quartier avec il a dépensé une fortune pour cette moto japonaise.

**Assia** : Ça se voit.

**Louise** : Vous êtes montée dessus ?

**Assia** : Plusieurs fois.

**Louise** : Il y pensait depuis l'école il fallait bien que ça arrive un jour.

**Assia** : C'est dangereux.

**Louise** : Faut savoir les conduire ces sortes d'engins mais Patrick il a toujours su comme son père motoriste en naissant.

**Assia** : Surtout les jours de pluie.

**Louise** : S'il avait voulu travailler à l'école comme il a travaillé pour avoir sa moto pas une sortie pendant plus d'un an et le même pantalon aujourd'hui il pourrait être vétérinaire voilà un métier en or dans un pays où il y a plus de chiens et de chats que de travailleurs vous en avez chez vous ?

**Assia** : Mon père ne veut pas.

**Louise** : Ici c'est moi qui commande, hein Black ?  
(*Silence.*)

**Assia** : Mon père il a acheté une hache.

**Louise** : Pour le bois ?

**Assia** : Pas pour le bois.  
(*Temps.*)

**Louise** : Chacun vit comme il l'entend.  
(*Silence.*)

**Patrick** (*habillé-chic-à-sa-facon, entre en coup de vent, le casque de moto à la main*) : Salut !

**Louise** : Je t'ai pas entendu venir et pourtant je te guettais de l'oreille.

**Patrick** : Plus de moto !

**Louise** : Un accident ?

**Patrick** : Non. Mieux.

**Louise** : On te l'a volée ?

**Patrick** : Ça y ressemble.

**Louise** : Ton anti-vol ?

**Patrick** : Il est sur la moto.

**Louise** : Et comment ça alors ?

**Patrick** : Ils les emportent en camionnette, maintenant.

**Louise** : Pendant que tu faisais des flippers comme un drogué.

**Patrick** : C'est au flipper qu'on rencontre des gens intéressants.

**Louise** : T'as fait ta déclaration de vol ?

**Patrick** : Je la ferai demain.

**Louise** : Toujours demain voilà comment on est dans cette famille toujours plus tard et plus tard pour des gens comme nous ça fait toujours trop tard...

**Patrick** (*va vers Assia*) : Bonjour.

**Assia** : Bonjour.

**Louise** : Je disais que tu étais toujours en retard... c'est pas maintenant que ça va s'améliorer pour trouver du travail.

**Patrick** : En retard ? Moi jamais ! C'est seulement que je fais un petit décalage entre ceux qui m'attendent et moi. Parce que si tu te fais attendre un peu, les autres s'impatientent, ils te cherchent des yeux, et ils pensent à toi beaucoup plus fort que si tu arrives juste à l'heure, O.K. ? C'est pas vrai Assia ?

**Assia** : Je ne sais pas.

**Patrick** : T'aurais pas quelque chose à offrir à Mademoiselle ?

**Louise** : T'aurais pu me dire que tu avais une invitée j'aurais pas gardé ma blouse à poussières.  
(*Louise se retire. Assia et Patrick se regardent.*)

**Patrick** : Assieds-toi. T'es là comme un cierge.

**Assia** : (*Elle s'assoit.*)

**Patrick** : Elle a été aimable la mère ?

**Assia** : T'as besoin de parler à tout le monde du thé à la menthe ?

**Patrick** : Qu'est-ce que tu as ?

**Assia** : (*Ne répond pas.*)

**Patrick** : On va au ciné ?

**Assia** : Il faut qu'on parle.

**Patrick** : On parlera au ciné.

**Assia** : C'est pas l'endroit.

**Patrick** : Pendant les paysages...

**Assia** : Non.

*(Silence.)*

**Patrick** : Alors ?

**Assia** : Alors, parler, c'est parler. C'est pas se dire deux mots en vitesse pendant que les cow-boys traversent le désert.

**Patrick** : On va au bal ?

**Assia** : Il fait trop chaud au bal. Et les hommes arrêtent pas de vous regarder comme s'ils cherchaient un voleur.

*(Il rit et cherche à l'embrasser. Elle se dérobe.)*

Arrête.

**Patrick** *(cherchant à la caresser)* : Tous les hommes sont des voleurs.

**Assia** : Tais-toi.

*(Silence.)*

**Patrick** : Tu veux qu'on parle et tu me dis de me taire.

*(Silence.)*

**Assia** : Tu pourrais m'aider, non ?

**Patrick** : Je te plais toujours ?

**Assia** : Tu penses qu'à toi.

**Patrick** : Les femmes vous dites toujours les mêmes choses. Pas avec la même bouche.

**Assia** : Moi je dis pas la même chose : mon père il a acheté une hache.

**Patrick** : Il a peur ?

**Assia** : Mon père il n'a jamais peur. Mets-toi ça dans la tête. Et il ne faut pas prononcer le mot de peur devant lui.

**Patrick** : Alors pourquoi tu me racontes ça, hein pourquoi ?

**Assia** : Pour qui ?

**Patrick** : Si tu as quelque chose d'intéressant à dire tu le dis tout de suite O.K., tu parles français.

**Assia** : Je parle français, Monsieur.

**Patrick** : C'est ce que je dis.

*(Silence.)*

Quoi on me vole ma moto pendant que je cherche du travail, je me dépêche d'arriver et ici les mystères, les moitiés de phrases et les yeux blancs... Qu'est-ce que tu as ?

**Assia** *(Désignant son ventre)* : J'ai.

**Patrick** : *Balaye une coupe de verre qui se casse.)*

**Assia** : Ce n'est pas ce que j'appelle répondre honnêtement.  
*(Arrive Louise.)*

**Louise** : Ma coupe de cristal.

**Patrick** : C'est pas du cristal, c'est même pas du verre et c'est pas la question.

**Louise** *(revenant)* : Un souvenir de ma sœur quand j'ai eu ma double fracture j'avais descendu en entier un étage que j'avais ciré moi-même le matin.

**Patrick** : Laisse ta fracture et laisse-nous, O.K. ?

*(Louise s'en va.)*

*(Silence.)*

T'en es sûre ?

**Assia** : *(Fait oui de la tête.)*

**Patrick** : Maintenant, heureusement c'est facile.

**Assia** : Qu'est-ce qui est facile ?

**Patrick** : On peut le faire sauter.

**Assia** : Pas question.

**Patrick** : Pourquoi ?

**Assia** : C'est comme ça.

**Patrick** : Ça ne coûte rien et c'est sans danger.

**Assia** : C'est à toi peut-être qu'on va le faire ?

**Patrick** : Toutes les filles le font.

**Assia** : Elles le font !

*(Temps.)*

**Patrick** : Ton père il le sait ?

**Assia** *(le regardant froidement)* : Tu ne nous connais pas encore. Si mon père il l'apprend, il m'expédie au pays, chez la vieille tante Azoula et je reste enfermée pour le reste de mes jours et le petit plus tard il battra sa mère comme un matelas.

**Patrick** : C'est tout ?

**Assia** : Non, ce n'est pas tout parce que toi, tu te promèneras dans les rues avec une hache entre les deux yeux.

**Patrick** : En Dieu, qu'est-ce qui vous a pris de venir dans ce pays avec vos Corans, vos Ramadans, et vos pères qui se prennent tous pour Mahomet.

**Assia** (*rectifiant*) : Mohammed ! Qui c'est le premier qui a été chez l'autre ?

**Patrick** : Je parle pas politique avec une femme.

**Assia** : Et toi, parle pas d'autre chose, O.K. ?  
(*Patrick la regarde.*)  
(*Silence.*)

**Patrick** : Tu veux quoi, qu'on parle de fiançailles ?

**Assia** : C'est pas de fiançailles qu'il faut parler, c'est de mariage.

**Patrick** : Tout de suite ?

**Assia** : L'enfant, tu l'as pas fait tout de suite ?

**Patrick** : Tout de suite ! La première fois on aurait dit ma tante dans l'autobus, quand elle tient son porte-monnaie entre ses cuisses. Je pouvais rien faire.

**Assia** (*cachant son visage dans ses mains*) : T'as pas honte de parler de ça !

**Patrick** : C'est la nature.

**Assia** : C'est pas la belle.

**Patrick** : (*Va vers elle - essaie de lui retirer les mains du visage - n'y parvient pas - va pour parler - ...ne dit rien.*)  
(*Silence.*)

Je voulais pas me marier encore.

**Assia** : Moi non plus.

**Patrick** : Et ton CAP ?

**Assia** : Je le passerai avec mon ventre.  
(*Silence.*)

**Patrick** : Tu le sens bouger ?

**Assia** : T'es pas fou, non !  
(*Silence.*)

**Patrick** : J'ai pas d'argent.

**Assia** : T'en avais pour la moto ?

**Patrick** : Justement, c'est-à-cause de la moto que je ne peux pas me marier.

**Assia** : Tu ne l'as plus.

**Patrick** : Si on la retrouve ?

**Assia** : Je ne suis pas jalouse.

**Patrick** : (*Renverse une chaise violemment et lui donne des coups de pied.*)

**Louise** (*revient, ramasse la chaise*) : Qu'est-ce qu'il y a encore ?

**Patrick** : Je n'ai que dix-neuf ans !

**Louise** : Si vous avez besoin de discuter entre vous de cette façon-là vous allez faire ça ailleurs j'ai encore besoin de mes meubles.

**Assia** : Il n'y a pas d'âge pour être régulier.

**Louise** : (*Regard.*)

**Patrick** : (*La prend par le bras et la conduit vers une autre pièce.*)  
(*Louise se dérobe violemment.*)

**Louise** : On ne me conduit pas c'est encore moi qui conduis ici.  
(*Elle sort avec dignité - Puis revient.*)  
On vient d'emménager on ne s'est pas encore fait remarquer que c'est pas plus mal.

(*Elle sort et revient à nouveau.*)

Et retiens bien Patrick je te l'ai déjà dit nous on est des gens qu'on ne nous regarde jamais sauf quand on attire la méfiance et alors on nous regarde trop.

**Patrick** : Moi, on m'a toujours regardé comme il fallait. Et ce n'est pas fini.

(*Louise sort.*)

Qui me dit que c'est moi ?

(*Avec une rapidité étonnante Assia se rue sur Patrick, lui tire les cheveux et cherche à lui égratigner le visage.*)

**Assia** : Tu n'as pas vu le sang, non ?

**Patrick** (*se libère d'Assia. Il va la faire asseoir. Long silence.*) : J'ai vu ton frère, hier soir.

**Assia** : Et alors ?

**Patrick** : Il ne m'a rien dit de la hache.

**Assia** : On ne parle pas tous de la même chose en même temps dans notre famille.

**Patrick** : Et tu as quel âge ?

**Assia** : J'aurai dix-huit ans avant le mariage.

**Patrick** (*hurlé*) : Qui c'est qui décide ici ?

(*Et en même temps arrivent, Louise, et de l'extérieur Raymond, et Armelle. Tout le monde s'immobilise regardant Assia droite sur sa chaise.*)

**Assia** : Je suis Assia.

## V

**Louise** : Te voilà donc Albert.

**Albert** : C'est ça.

**Louise** : Assieds-toi que je te prépare un café.

**Albert** : On peut attendre.

(*Silence. Il regarde ses mains.*)

**Louise** : Tu vas bien quand même ?

**Albert** (*cherchant*) : C'est comme pareil. Les choses s'en vont. Elles s'enfuient. Même les mains se séparent. Elles ne s'entendent plus entre elles. Elles sont comme la poule et l'épervier.  
(*Petit temps.*)

**Louise** : Ils t'ont laissé sortir plus tôt ?

**Albert** : Je suis sorti plus haut.

**Louise** : T'as passé par la fenêtre ?

**Albert** : Par la porte.

**Louise** : T'as raison.

(*Silence.*)

Tu te sens tout à fait bien.

**Albert** : Il paraît.

**Louise** : Ils ont été corrects à l'hôpital ?

**Albert** : Comme d'habitude.

**Louise** : Oui. Ils te comprennent.

**Albert** : Ils étudient.

**Louise** : Qu'est-ce qu'ils disent ?

**Albert** : C'est toujours moi qui dis.

**Louise** : Tu leur parles ?

**Albert** : Ils le demandent.



**Louise** : Mais tu parles de quoi avec eux ?

**Albert** : C'est un fil qu'il faut tenir.  
(*Temps.*)

Il n'y a personne ?

**Louise** : Il y a moi.  
(*Silence.*)

**Albert** : Et le chien ?

**Louise** : La deuxième fille du voisin ou la troisième Irma en tous cas elle est allée le promener.

**Albert** : Si elle le fait écraser, tu pleureras.

**Louise** : Pourquoi elle le fait écraser ?

**Albert** : Les chiens et les chats ça s'écrase. On le sait.  
(*Silence. Il se lève lentement.*)

**Louise** : Où tu vas ?

**Albert** : Prendre un cachet.

**Louise** : Déjà ?

**Albert** : Déjà, mais je viens d'arriver.

**Louise** : Écoute Albert je ne veux pas te parler de ce que tu as fait cette fois et toutes les autres je ne comprends pas et toi peut-être que tu as vraiment compris et que tu le gardes pour toi mais je te le dis une fois pour toutes Albert si tu as encore l'intention de te suicider il faut le faire entièrement parce que moi j'ai pas les moyens de perdre mes heures de travail pour aller te reconnaître à la morgue et courir à l'hôpital tous les jours la dernière fois j'en pouvais plus j'ai pris un taxi vingt-cinq francs.

**Albert** : Les taxis aussi ça augmenté.  
(*Silence.*)

**Louise** : Le chauffeur c'était un bien brave homme bien compréhensible j'ai doublé sa course lui aussi il avait connu sa part de malheur.  
(*Silence.*)

Tu me demandes pas si je suis fatiguée.

**Albert** : Si.

**Louise** : Je suis fatiguée quand je rentre le soir c'est plus mes jambes qui me portent c'est moi qui porte mes jambes.

**Albert** : Faudrait que tu consultes un spécialiste.

**Louise** : Je le sais ce que j'ai ce que j'ai c'est en trop j'ai trop de travail et trop de tracas aussi.

(*Léger temps.*)

C'est pas le tracas qui pèse le moins.

(*Léger temps.*)

Faut bien dire que chez des gens comme nous l'argent qu'on n'a pas pèse plus lourd que celui qu'on a.

**Albert** : J'ai réfléchi à l'hôpital.

**Louise** : Allons bon sur quoi ?

**Albert** (*calmement ôte ses chaussures, les place à côté de sa chaise avec une minutie qu'il est seul à apprécier*) : Sur... s'arrêter complètement. Parce que c'est l'immobilité qui est intéressante. Mais alors quand on s'arrête complètement on ne le sait plus. Alors ?

**Louise** : Tu réfléchis trop Albert ça te mène qu'à réfléchir encore plus et à rien.

**Albert** : La plupart du temps on cherche à se cacher dans l'ombre. Mais l'ombre aussi s'en va et nous avec.

(*Temps. Il regarde ses chaussettes.*)

Les pierres on croit qu'elles ne bougent pas. On le croit.

**Louise** : Oui.

(*Silence.*)

Qu'est-ce que tu vas faire maintenant Albert l'appartement est plus grand mais le loyer n'est pas donné et si Armelle me remettait pas une partie de sa paie elle a un caractère de chèvre mais elle a toujours compris je n'ai jamais eu besoin de lui faire un dessin je ne sais pas comment on ferait ce n'est pas avec cette chique de Raymond qui se nourrit à la sueur de notre travail qu'on mangerait de la viande rouge.

(*Silence.*)

**Albert** : L'appartement est plus grand mais moi j'ai plus de chambre.

**Louise** : Il faut bien que Armelle et son Raymond couchent quelque part t'es avec ton frère il n'y a rien de déshonorant.

**Albert** : Je n'ai même plus mon petit dictionnaire.

**Louise** : T'es pas revenu de ton suicide pour faire l'inventaire de ce qui te manque un dictionnaire je t'en aurai autant que tu voudras mon huissier en a au moins quatre ça lui fera plaisir de m'en passer un je lui dirai que j'ai des lettres à écrire.

**Albert** : Un pas trop petit.

**Louise** : Avec des images.

**Albert** : C'est mieux. Et si plus tard, il te le redemande ?

**Louise** : Je dirai que j'ai pas fini d'écrire.

*(Léger temps.)*

J'ai l'impression que la reine d'Angleterre a un cancer.

**Albert** : Où ?

**Louise** : On ne sait pas les rois c'est comme nous quand ça leur prend ils tombent comme des mouches.

*(Silence.)*

**Albert** : J'ai jamais vraiment vu tomber une mouche.

*(Silence.)*

Un jour je suis entré dans une librairie.

**Louise** *(regard brusque)* : Dans une librairie quand même Albert tu en as des idées.

*(Silence.)*

Et tu as acheté quelque chose ?

**Albert** : J'ai regardé.

**Louise** : On t'a rien dit ?

**Albert** : Comme si j'étais pas là.

**Louise** : La librairie c'est pas un métier qui doit rapporter autant qu'on le dit. T'as fauché je parie.

**Albert** : Je fauche pas je suis trop lent.

**Louise** : Et le vélo de la bonne sœur ?

**Albert** : C'est parce que je croyais que j'allais être en retard : c'était un vol utile je te l'ai dit. Je lui aurais rapporté. C'est ce que je lui criais tout en pédalant. Mais elle criait plus fort que je pédalais.

**Louise** : Elle te courait après...

**Albert** : Et du coup je trouvais plus ma rue, j'ai fait trois fois le tour de la place. Elle a sauté un petit massif et elle m'a fait tomber.

**Louise** : Une religieuse... c'est ça qu'elles apprennent dans les missels.

**Albert** *(riant soudain)* : Je me souviens, ses deux citrouilles sautaient... *(Louise rit aux éclats)* ...toutes les deux... Mais pas tout à fait en même temps...

*(Albert s'arrête soudain de rire.)*

*(Louise un peu plus tard.)*

**Louise** : Armelle est fatiguée elle travaille trop dans son bastringue elle a les jambes qui enflent des veines grosses comme des macaronis et son caractère tu le connais il s'enjolive tous les jours tu lui dis que c'est rouge elle te dit que c'est froid *(regard interrogateur vers Albert)* enceinte comme elle est.

*(Silence.)*

**Albert** *(retire ses chaussettes et les plie)* : Elle reste bien longtemps dehors, avec le chien, la fille à Pinchard.

**Louise** : Tout le monde à pris de tes nouvelles et Solange.

**Albert** : La grosse Solange ?

**Louise** : Tu la trouves grosse ?

**Albert** : C'est toi qui me l'a dit.

**Louise** : Je t'ai dit que je la trouvais forte te ronges pas les ongles Albert tu vas te perforer les intestins qui ont pas mal travaillé tous ces derniers temps.

*(Silence.)*

**Albert** : A l'hôpital ils disent que je les intéresse.

**Louise** : Bien sûr aux hôpitaux dès qu'on ferme l'œil ils font des expériences sur nous.

**Albert** : Moi j'ai rien à me reprocher. J'essaie. J'ai toujours essayé. Il y avait un bijou dans un arbre de l'Hôpital. Il est parti aussi... Comme le vent... Comme les chiffres... et alors les difficultés, naturellement...

*(Léger temps.)*

**Louise** : Oui.

*(Léger temps.)*

*(Louise va à la télévision et l'allume.)*

C'est le matin qu'on sort de l'hôpital pourquoi tu arrives seulement ?

**Albert** : J'ai parlé.

**Louise** : Tu as rencontré des gens ?

**Albert** : Non je ne les ai pas rencontrés.

Tu n'as pas mis le son.

**Louise** : Ils disent tous la même chose ils se parlent entre eux... *(à l'écran TV changement de séquence. Louise désignant l'image)* ...ou alors ils se tuent entre eux.

*(Albert pris soudain d'une extrême frayeur... remet rapidement ses chaussures - comme s'il lui fallait arriver au bout de son acte avant que l'image change. Louise le regarde, qui a l'habitude.)*  
Tu trouves que je suis trop grosse Albert ?

**Albert :** Pas du tout. Et des grosses il en faudra toujours dans le monde, ça soutient les autres.

*(Silence.)*

**Louise :** Qu'est-ce que tu comptes faire ?

**Albert :** Faire... c'est continuer qui est difficile.  
*(On entend Black aboyer au loin.)*

**Louise :** Tu vois quand on ne met pas le son on peut entendre tout ce qui se passe...

## VI

**Louise :** On est quand même pas pauvres au point qu'il nous reste plus que des Arabes à épouser ?

**Patrick :** C'est moi qui épouse, je vous force à rien.

**Raymond :** Mais si mon vieux, quand tu te marie à la bourgeoise il y a deux familles entières qui sont condamnées à s'épouser.

**Armelle :** Et nous, c'est pas une famille qu'on épouse, c'est une tribu.

**Albert :** Moi je trouve qu'elle ressemble à une Italienne.

**Armelle :** Faut consulter un oculiste, Albert.

**Louise :** Pour une fois qu'un de mes enfants se marie en régulier faut que ce soye avec une Arabe une Polonaise ça aurait suffi voilà des filles courageuses et dures au mal à l'Arsenal une qui s'était ouverte la jambe en deux parties une grande rousse elle criait même pas on aurait dit qu'elle souriait presque c'est bien vrai quand on est pauvres on est punis.

**Patrick :** Punis de quoi ?

**Louise :** Punis d'être pauvres à toujours chercher le bout la queue du diable les trois sous pour faire le centime.

**Armelle :** Oui, et à se coller sur le dos des manteaux qu'ont déjà voyagé et qui transpirent dans la doublure l'odeur des autres...

**Louise :** Je t'ai jamais forcée à porter un manteau que t'aimais pas Armelle c'est seulement que la femme du juge elle avait juste la même taille que toi quand t'avais quinze ans.

**Armelle (à Patrick) :** Et qu'on m'avait déjà invitée à travailler pour que Monsieur prépare un CAP qu'il a jamais voulu passer.

**Patrick :** C'est pas parce que je mange du pain qu'il faut me forcer à le fabriquer. En tous cas, Assia elle aura un bon métier.

**Louise :** Et sa famille à elle qu'est-ce qu'elle dit ?

**Raymond** : La même chose que nous on n'est quand même pas émigrés au point qu'il nous reste plus que des chômeurs à épouser ».

**Louise** : Quand tu parles Raymond fais attention de pas entrer par où il y a marqué « sortie ».

**Patrick** : De toutes façons, Assia ce n'est pas une émigrée, elle est née ici.

**Armelle** : Elle est peut-être née ici, ça l'empêche pas d'être arabe.

**Patrick** : Et alors, ils sont comme nous les Arabes.

**Raymond** : Pousse pas, je vais tomber.

**Patrick** : Ils sont pas comme nous avec deux yeux, un nez, et un trou du cul à l'arrière ?

**Armelle** : Ils ont sûrement plus d'un trou du cul sinon ils ne pueraient pas autant.

**Patrick** : Ils ne pueraient jamais autant que la tante à Raymond.

**Louise** : De quoi on va avoir l'air devant les autres ?

**Patrick** : Les autres ! Quels autres ? Où ils sont les autres ? Dans les arbres ? Qu'est-ce qu'ils ont de plus, les autres ? Une mâchoire en or ? Ils descendent de qui les autres ? Des Pharaons ?

**Armelle** : Rien que de les fréquenter il n'a déjà plus de conversation !

**Louise** : Tu crois que c'est une vraie arabe ?

**Raymond** : C'est une fausse mais elle s'arrange pour paraître vraie.

**Armelle** (*Son rire.*)

**Patrick** : Bon dieu, elle parle français aussi bien que nous, elle s'habille comme nous, elle se lave les dents plusieurs fois par jour, son père a un vrai métier, qu'est-ce qu'il vous faudrait ? Qu'elle se déplace à cheval ?

**Louise** : Il y en avait pourtant des filles dans le quartier la petite Delphine tiens qui te court après depuis des années qu'elle est aussi belle qu'un sucre d'orge et qui veut devenir infirmière.

**Patrick** : Je l'empêche pas de devenir infirmière.

**Armelle** : Il n'y a qu'une seule chose qu'ils savent faire très bien, ces gens-là, c'est voler.

**Patrick** : De ce côté-là je ne me défends pas mal non plus.

**Louise** : Pour te mettre à leur hauteur tu vas pas maintenant te rabaisser Patrick.

**Armelle** : SI seulement elle était jolie, elle a un cul on dirait une autruche.

**Albert** : Moi, je trouve qu'elle a des yeux qui regardent... C'est pas tous les jours dans ce pays...

**Louise** : C'est pas une question de jolie ou pas jolie il y a des femmes comme des galoches qui font l'affaire mais faut reconnaître que le pire dans cette histoire c'est que dans tous les étrangers qu'on avait sous la main t'es juste tombé sur le dernier échelon.

**Patrick** : Elle a une carte d'identité FRANÇAISE !

**Armelle** : Ils se débrouillent pour les acheter, tout le monde le sait.

**Louise** : Il y a des gens qui ont une carte d'identité française mais ils sont quand même des étrangers en dedans il n'y a rien à faire ils n'y peuvent rien et moi non plus si ça ne tenait qu'à moi il n'y aurait plus d'étrangers dans le monde on serait tous pareils on serait tous des... des...

**Raymond** : Des apatrides.  
(*Temps et regards.*)

**Armelle** : Pourquoi elle cherche à t'épouser ?

**Patrick** : C'est pas elle qui cherche, c'est moi.

**Raymond** : Tu cherches pas trop loin...

**Armelle** : Tu voulais pas te marier.

**Patrick** : Et toi, tu voulais « avant » Raymond !

**Armelle** : Des gens qui mangent avec leurs doigts.

**Patrick** : Il y aura moins de vaisselle à faire.

**Armelle** : Qui se mouchent sans mouchoir.

**Patrick** : Il y aura moins de lessive à faire.

**Armelle** (*dont l'énervement augmente*) : Ils sont pleins de maladies qu'ils se transmettent de famille en famille... (*regardant son ventre*)... Et moi... en ce moment... A l'école c'est toujours eux qui apportaient les poux.

**Patrick** : C'est au catéchisme que j'ai attrapé les mieux.

**Armelle** : Ça prouve bien que leurs poux à eux se faufilent partout.

**Patrick** : Pauvre conne.

**Raymond** : Tu retires « conne ».

**Patrick** : Je garde pauvre.

*(Léger temps.)*

**Louise** : Un mariage mixte ça n'a jamais réussi à personne même à Napoléon qui avait épousé une fille des îles il a dû lui-même abandonner la partie et quand il y a des enfants ils n'ont pas leur tête à eux ils se tournent vers le père ils ne comprennent rien ils se tournent vers la mère ils ont honte et ça fait des écartelés qui cherchent...

**Patrick** : Qui cherchent quoi ?

**Louise** : Qui cherchent... leur assiette *(léger temps)* ...et toi Albert ?

**Albert** : J'ai pas d'assiette et j'ai pas d'orgueil.  
*(Silence.)*

**Raymond** : Baise-là une bonne fois et change de trottoir.

**Patrick** : Écoute Raymond, j'ai plus baisé depuis l'âge de seize ans que tu baiseras pendant toute ta vie. Quand j'étais livreur, une cliente sur deux venait m'ouvrir la porte complètement à poil. Elle disait toujours qu'elle ne se souvenait plus de la date. Je finissais par avoir envie d'herbe verte. O.K. ? *(Temps.)*

**Albert** : Moi je comprends pour l'herbe.  
*(Tout le monde regarde Albert.)*

**Louise** : Et comment vous vivrez ?

**Patrick** : Je chercherai je ne suis pas manchot.

**Louise** : Tu changes tout le temps.

**Patrick** : Je n'aime pas rester coincé dans le même travail, ça me donne des crampes.

**Raymond** : Et faut jamais « se cramponner » à un boulot.

**Louise** : Ton père c'était comme toi quand il commençait à se débrouiller dans une place il prenait sa musette et le reste de sa paie et il décampait je lui disais le travail c'est une position il me répondait justement si on ne veut pas s'enkyloser faut changer de position faut dire qu'il était doué pour tout je sais même plus où il est celui-là il est peut-être mort ruiné.  
*(Silence.)*

**Patrick** : S'il est mort il a bien raison, l'artiste !

**Armelle** *(en anglais)* : C'est notre père quand même, je m'en souviens...

**Louise** : Il n'est peut-être pas mort peut-être qu'il voyage seulement.

**Armelle** : Je ne veux pas d'une crouilla dans notre famille ça serait pas juste.

**Patrick** : Change de famille.

**Armelle** : Rien que leur façon de parler me rend malade : comme s'ils bouffaient des crapauds. Le soir quand j'en entends un derrière moi, je me mets à courir, et je perds mon souffle.

**Louise** : C'est vrai que quand il était là Auguste malgré tout c'était une famille.

**Patrick** : Il nous brûlait bien un peu avec ses cigarettes mais c'était pour plaisanter.

**Armelle** : Je ne sais vraiment pas pourquoi j'ouvre la bouche ; je compte pour rien dans cette famille. On ne m'écoute jamais. On ne me regarde pas. Ce que je dis ou rien c'est kif-kif ! *(Elle met sa main devant sa bouche comme pour retenir le mot.)* Je suis RIEN ! Je suis une boniche à restaurant dans une boîte à plat-du-jour !

**Raymond** : *(Commence à jouer de son instrument préféré — cornet à piston, ou trompette.)*

**Louise** : T'es pas rien. T'as toujours été quelque chose. Mais faut que tu fasses ton malheur en dix fois plus épais que les autres. *(On sonne. Albert va ouvrir. C'est Assia, qui soutient le regard général de la famille, Black suit.)* C'est encore Raymond qui a ouvert à Black ça devient phénoménal.

**Patrick** *(se lance à fond)* : Je vous présente Assia Bendjemoul. *(A elle.)* C'est comme ça ? *(Elle fait oui de la tête.)* Ma future femme, française de naissance, d'origine arabe.

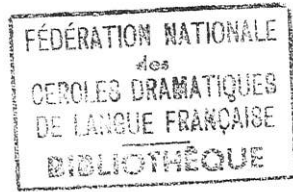
**Assia** : Pas arabe, Kabyle.

**Louise** : Kabyle ?

**Assia** : Oui Kabyle.

**Louise** : Kabyle ! Ah ! Ça alors c'est très bien je vous félicite et puis du moment que vous êtes d'accord mais Kabyle ça c'est très bien.

## VII



### **Louise** (*Bain de pieds.*)

Elle a été fiancée deux ans. Presque trois. Elle ne se décidait pas. Elle se sentait tout à coup malade. Ou elle disait qu'elle voulait apprendre à coudre. Ou son père l'avait trop battue. Un jour elle glisse dans un étang. Un pêcheur la rattrape. Le lendemain elle dit à son fiancé qu'elle ne l'aime plus. Qu'il ne doit pas chercher à la revoir.

Pour aller à la brasserie je prenais la rue de « la vieille Poste », la petite « rue du Poumon » et l'avenue du « cochon sans tête ». Tout le long de mon trajet je lis sur les murs des maisons, en grosses lettres à la peinture noire : « Carmen je t'aime, ... Carmen je t'aime. » Tout le long de mon trajet. Sur les murs des maisons. Des lettres qui sautaient comme des carpes.

La jeune fille est bête. Elle s'imagine que toute la ville sait qu'on l'appelle Carmen et qu'on va se moquer d'elle. Alors elle change d'emploi. On pouvait.

Maintenant elle travaille à l'autre bout de la ville. Son trajet est tout différent. Mais le premier matin en allant vers son nouveau travail elle retrouve les mêmes mots : « Carmen je t'aime. » Tout le long des rues. Des lettres grandes comme des balais. Alors elle marche les yeux baissés. Elle voudrait qu'il meure l'ancien fiancé qui la cloue sur les murs.

Alors elle change d'emploi pour la seconde fois.

Sur le troisième trajet elle ne trouve qu'une seule inscription : « Carmen je t'aim. » Il manque le e à la fin du mot aime. Maintenant c'est l'été. Elle avait rompu ses fiançailles à la fin de l'automne. Dans les autres quartiers les grosses lettres continuaient à sauter comme des carpes. Mais maintenant la jeune fille n'y pense plus. Elle s'est coupé les cheveux. Bien des choses se sont passées.

Et quelques années plus tard, la jeune fille va trouver la mère de son ancien fiancé et elle lui demande pourquoi pendant des mois — presque sept mois — il a écrit sur tous les murs : « Carmen je t'aime. » C'était pour qu'on se moque d'elle ? »

Alors la mère a répondu : « il n'a rien écrit, le soir même où vous

l'avez refusé comme mari il est parti pour l'Amérique et je ne l'ai jamais revu. »

Et la vieille me regardait en pleurant.

Je m'appelle Louise mais lui il m'appelait Carmen.





## VIII

**Albert :** Je ne peux pas savoir à l'avance. Ça me vient comme ça d'un coup. Et alors, il faut que je me débarrasse.

**Assia :** Tu cherches quoi ?

**Albert :** On ne le sait pas.

**Assia :** A te faire remarquer, non...

*(Silence.)*

Il faudrait pas que tu le fasses juste avant mon mariage. Hein ?

**Albert :** Ça va. C'est calme.

*(Silence.)*

*(Souriant.)* ...la mort elle ne veut pas de moi...

*(Silence.)*

**Assia :** Ça te prend comment ?

**Albert :** Quand les choses se mettent à bouger... *(Geste.)* ...et que je ne peux pas arrêter... le mouvement.

*(Silence.)*

**Assia :** Je te trouve sympa.

**Albert :** Ah !

**Assia :** Patrick m'a dit que tu avais trouvé quelque chose.

**Albert :** Oui.

**Assia :** Bien ?

**Albert :** Un vrai travail.

**Assia :** Chez qui ?

**Albert :** Spécial. J'aurai toujours les mains propres. Et de l'hygiène. J'ai travaillé dans un garage. Le cambouis. Même le dimanche. J'avais les mains noires. Je voulais plus sortir ou mettre une chemise claire. Ni donner la main. Les autres aussi regardaient mes mains. Tout ça n'était pas normal. Ce n'est pas la vie.

**Assia :** Dans une blanchisserie ?

**Albert :** J'aurai des responsabilités personnelles. Et aucun bruit autour.

**Assia :** Tu l'as trouvé tout seul ?

**Albert :** En parlant. Pourtant je parle que ce qu'il faut.

**Assia :** Si tu veux rien dire, dis-le.

**Albert :** J'attends.

*(Silence.)*

**Assia :** Ton frère, il ne te ressemble pas.

**Albert :** Moi non plus, je ne lui ressemble pas.

**Assia :** Patrick c'est un ambitieux. J'aime ça. On sent qu'il se laissera pas moisir au même endroit.

*(Silence.)*

Mais dis-moi... Patrick, il a fait de la taule ?

**Albert :** Bien sûr.

**Assia :** Il m'a pas dit pourquoi.

**Albert :** Il avait déplacé les lions en pierre de la Préfecture... T'en avais pas entendu parler ?...

**Assia :** Ah ! C'était lui... Pourquoi ?

**Albert :** Il a dit que c'était un pari mais il voulait les refiler à un brocanteur qu'il connaissait et qui habite près de la frontière. Il s'est fait prendre avant. Le type à la camionnette, pas intelligent. Sinon ça aurait marché à fond.

**Assia :** C'est un type pas ordinaire, Patrick.

**Albert :** Toi non plus, t'es pas ordinaire.

**Assia (riant) :** Ah ? en quoi ?

**Albert :** On voit bien quand tu parles que tu ne fais rien contre toi.

**Assia :** C'est ma façon.

**Albert :** On croit que tu ne seras pas trop douce.

**Assia :** Et à quoi ça sert la douceur ? Rien qu'à devenir de la marmelade et les autres vous marchent dedans sans même s'excuser.

**Albert :** On a déjà essayé ?

**Assia :** On a toujours essayé ! Je suis née dans ce pays, mais à l'école on l'aurait jamais dit. Au cours moyen, j'ai eu un maître, M. Gallet, quand il passait près de moi, il me prenait cette petite mèche de cheveux, là, au-dessus de l'oreille, et il la tortillait autour de son doigt, en tirant autant qu'il pouvait et en riant, il

disait : « Alors ça va la petite crouilla ? » et la classe aimait ça. Le lendemain, pareil : « Alors ça va, la petite raton ? » et le lendemain encore : « Alors ça va la petite melon ? » et puis : « Alors ça va, la petite bougnoule ? » et le samedi matin : « Alors ça va, la petite bicote ? » Il y en avait pour tous les jours de classe. Et tous les élèves s'amuraient bien. Moi, j'ai jamais pleuré. J'ai même jamais rien dit aux parents. L'école malgré tout ça me plaisait. Et le dernier jour de la classe arrive. Je me tiens bien droite, sur mon banc. J'entends M. Gallet qui arrive près de moi : « Alors ça va, la petite bougnoule ? ». J'ouvre la bouche et comme dans la douleur d'un vomissement, je lui crache dessus une tranche de foie de bœuf que je me gardais dans la bouche depuis le matin.

**Albert** : Qu'est-ce qu'il a dit ?

**Assia** : Sale Arabe.

**Albert** : Grosse comment la tranche ?

**Assia** : Pour une personne.

**Albert** : J'aurais voulu faire une chose pareille avec celui des travaux pratiques.

**Assia** : Il m'a fait du bien M. Gallet. Des fois, je le rencontre dans la rue. Je le salue bien poliment, et il répond.

*(Silence.)*

Quand on sera mariés, Patrick il faudra qu'il regarde l'heure.

**Albert** : Tu le commandes déjà ?

**Assia** : S'il veut commander qu'il le fasse, mais s'il ne fait rien, moi je ferai tout.

*(Silence.)*

Chez nous toutes mes sœurs travaillent. Mon frère aussi. Il y a seulement les deux dernières qui sont encore en classe. Et mon père il a un bon métier. Chez vous, c'est moins net.

*(Silence.)*

**Albert** : Il en arrive des choses à l'école. Mais il n'y a personne pour les expliquer. En classe, moi, il y avait un tableau que je trouvais affreux. Les autres aussi. C'était un paysage marron avec un ciel marron...

**Assia** : Un ciel marron où il avait été chercher ça ?

**Albert** : ...et de l'eau en grande quantité, marron. Et dans l'eau il y avait un diplodocus qui nageait en regardant derrière lui comme s'il avait peur et pourtant personne ne le suivait. Il était absolument

tout seul. E. marron. Au fond du tableau le ciel devenait de plus en plus clair, beige... presque blanc. On se disait que par là peut-être on verrait quelque chose de bien en train de se faire.

Et un jour au mois de mars, comme je suis en retenue, et que je m'ennuie, je regarde de plus près le tableau, et qu'est-ce que je vois ? Une toute petite tache verte. Très petite.

*(Léger temps.)*

**Assia** : Une herbe ?

**Albert** : Non, non, c'était rond.

**Assia** : Une graine ?

**Albert** : .....

**Assia** : Une lentille ?

**Albert** : Non.

**Assia** : C'est pas moi qui va savoir.

**Albert** : Une tache verte, toute seule dans l'eau. Et c'est là que ça a commencé pour moi.

**Assia** : Quoi ?

**Albert** : Que j'ai commencé à ne plus comprendre... et à me rendre compte que toutes les choses s'en allaient... coulaient... qu'on ne pourrait jamais rien retenir. Qu'il ne faudrait surtout pas essayer de courir.

**Assia** : A cause de la tache ?

**Albert** : Sans doute.

**Assia** : T'aurais dû demander.

**Albert** : Au peintre ?

**Assia** : A l'école.

**Albert** : Comment j'aurais dit ?

*(Silence.)*

**Assia** : On ne peut pas tout comprendre. Faut choisir.

**Albert** : Complètement verte dans tout ce marron. Dans l'eau, toute petite. Parce que si c'était fait exprès, hein ?...

*(Temps.)*

**Assia** : J'aime pas la peinture. J'ai pas osé le demander à Patrick.

**Albert** : .....

**Assia** : J'espère que vous n'êtes pas juifs.

## IX

*(Armelle jette son manteau par terre, va se tasser dans un fauteuil et suce son pouce.)*

*Louise arrive les cheveux mouillés par un shampoing.)*

**Louise :** Qu'est-ce qu'elle a encore celle-là ?

**Armelle :** ...

**Louise :** Je lui demande ce qu'elle a ?

**Armelle :** C'est pas vrai hein pour Albert ?

**Louise :** Ça te dérange en quoi ça te dérange ?

**Armelle :** C'est pas un métier.

**Louise :** Si c'est pas un métier en tous cas il gagne plus que toi.

**Armelle :** Il va rapporter ici toutes les maladies qu'il croisera là-bas.

**Louise :** Il s'occupe pas des malades il s'occupe des morts.

**Armelle :** Et alors les morts c'est tous d'anciens malades, non ?

**Louise :** Non. La mort ça tue la maladie en même temps que le malade et Albert c'est lui qui me l'a dit on lui a dit qu'après quinze jours d'hôpital on est complètement « humanisé ».

**Armelle :** Qu'il aille habiter ailleurs !

**Louise :** Je voudrais voir ça tiens.

**Armelle :** Si mon petit il n'est pas normal faudra pas aller chercher loin.

**Louise :** Albert il est heureux il a jamais été aussi heureux exactement ce qu'il lui fallait du propre pas de tourbillon et de charivari autour de lui rien que du calme et du silence parce qu'il lui faut pas de bruit à Albert.

**Armelle :** A moi non plus, il ne faut pas de bruit.

**Louise :** C'est pas la même chose.

**Armelle :** Comment il peut faire ça... les toucher, les laver  
*(Grimace.)*

**Louise :** Ça s'explique pas c'est une vocation comme les curés.

**Armelle :** Ça me fait peur.

**Louise :** Albert il n'a pas peur il sent qu'on a besoin de lui qu'on lui fait confiance personne ne le commande personne l'interroge il travaille dans le sérieux un métier où il faut du doigté et de la délicatesse les familles remercient en lui remettant des enveloppes avec un billet et justement pour la délicatesse Albert a acheté de l'eau de Cologne sur sa paie et il les parfume.

**Armelle :** *(Se lève. Va vomir.)*

**Louise :** Celle-là elle rejette tout.

**Armelle :** J'ai mal au cœur.

**Louise :** Je vois bien.

**Armelle :** Je vais acheter du sirop.

**Louise :** Non. Pour qu'Albert se suicide encore.

**Armelle :** Il n'emploie jamais deux fois la même méthode.

**Louise :** Tiens pose-moi des bigoudis.

**Armelle :** Pourquoi ?

**Louise :** Demain je passerai au cimetière.

**Armelle :** T'as besoin d'être bien coiffée pour aller là-bas ?

**Louise :** Je vais jamais au cimetière sans être bien coiffée par respect pour les défunts.

**Armelle :** Puisqu'ils voient rien.

**Louise :** Mais moi je me vois devant eux l'anniversaire de mon père j'en ai jamais raté un.

**Armelle :** J'ai mal au reins.

**Louise :** Alors ne me fais pas ma mise en plis.

**Armelle :** Ça n'a pas de rapport. Je ne pourrai plus regarder Albert sans penser aux cadavres.

**Louise :** Alors pense simplement à la mort elle a la tête à tout le monde.

**Armelle :** J'ai un enfant dans le ventre et voilà ce que tu trouves à me dire. Tu m'aimes pas, tu m'as jamais aimé vraiment...

**Louise** : Tu me tires les cheveux.

**Armelle** : ...Tu n'aimes que tes fils.

**Louise** : En voilà des idées.

**Armelle** : Bouge pas. Et pourtant je te donne ma paie.

**Louise** : C'est normal je te nourris toi et ton Raymond à la godille.

**Armelle** : Tu n'aimes que les autres tous les autres et jamais moi.

**Louise** : Tu es jalouse.

**Armelle** : Tu vois que mes défauts. Albert aussi il en a des défauts.

**Louise** : Laisse Albert tranquille.

**Armelle** : Ah ! Oui, celui-là il ne faut pas y toucher. Celui-là c'est le prince, le petit chéri.

**Louise** : Dis pas n'importe quoi.

**Armelle** : Et moi j'ai un enfant dans le ventre et un autre au préventorium.

**Louise** : Moi j'en ai eu cinq dans le ventre la République m'a rien donné.

**Armelle** : Il bouge pas depuis deux jours.

**Louise** : Il se repose il en aura pas souvent l'occasion.

**Armelle** : Tu te fous bien de tout ce qui peut m'arriver.

**Louise** : T'es toujours là à geindre et à te rouler dans ta peur.

**Armelle** : C'est ma faute si j'ai tout le temps peur. Si j'avais pas eu un père qui hurlait et qui cassait tout...

**Louise** : Laisse ton père il avait ses heures comme tout le monde et t'as pas à le juger.

**Armelle** : Tu me juges bien toi.

**Louise** : T'es jamais contente de rien.

**Armelle** : Bouge pas je te dis.

**Louise** : Si Raymond il te rapportait une bonne paie tu serais moins nerveuse.

**Armelle** : Tu sais peut-être pas qu'il est en repos forcé après son accident.

**Louise** : On n'a pas besoin de le forcer beaucoup pour qu'il prenne du repos.

**Armelle** : T'as pas de respect pour les morts que pour les vivants.

**Louise** : Moi ça fait trente-trois ans que je travaille j'ai jamais eu d'accident.

**Armelle** : T'es jamais comme lui en danger...

**Louise** : Je trouve que le Raymond partout où il passe il se laisse tomber.

**Armelle** (*Jette la brosse à l'autre bout de la pièce et va s'asseoir en sanglotant.*)

Tu veux que je m'en aille de cette maison ? Tu fais tout pour ça !

**Louise** : Donne-moi une cigarette.

**Armelle** : Tu fumes maintenant ?

(*Elle lui allume une cigarette la lui donne et reprend la mise en plis.*)

Il se désinfectera Albert avant de revenir ici ?

**Louise** : Albert c'est le plus sérieux de vous tous et maintenant il est heureux il a trouvé son assiette.

# X

*(Toute la famille. Et Assia. Les hommes un peu en retrait - préoccupés.)*

**Armelle** : A quoi tu penses maman tu sais bien que ça porte-malheur !

**Louise** : Ça porte malheur à qui ?

**Armelle** : Ça porte malheur c'est tout. C'est pas la peine de chercher midi à toutes les heures.

**Louise** : Mettre une robe blanche à une noce ça porte malheur à qui à celle qui la porte ou seulement à la mariée ?

**Armelle** : C'est comme la même chose non ?

**Louise** : Pas du tout et puis Assia c'est pas pour la vexer mais sa famille vient d'ailleurs alors elle n'a pas la même façon d'envisager les choses.

**Armelle** : Si ça porte malheur, quelle pense comme nous ou comme ses grands-pères, qu'est-ce que ça change, le malheur quand il vous descend dessus il tape où ça lui plaît, c'est lui qui a les commandes. Quand on est treize à table personne ne sait qui est le treizième.

**Albert** : Qu'est-ce que ça fait... Si elle veut se mettre en blanc pourquoi pas. On les confondra pas à la mairie.

**Armelle** : On les confondra pas mais on se fouta de nous.

**Raymond** : La virginité toutes voiles dehors ça a toujours fait rigoler les populations.

**Louise** : J'en ai vu une de robe de cérémonie très longue avec des volants aux alentours comme tout le monde rêve et dans toutes les tailles.

**Armelle** : Tu t'es renseignée, dis aussi que tu l'as essayée. Et toi Assia, tu pourrais peut-être donner ton avis, au lieu de rester dans tes sables.

**Assia** *(qui tient à garder sa dignité)* : Je ne suis plus ensablée que vous. J'aime mieux être la seule en blanc.

**Armelle** : Voilà. Je ne lui fais pas dire.  
*(Léger temps.)*

**Louise** : Je ne m'attendais pas à ça de ta part.

**Assia** : On m'interroge, je réponds.

**Patrick** : Si ça doit donner des boutons à Armelle laisse la robe blanche, maman.  
*(Temps.)*

**Louise** : Bon, pour une fois qu'un de mes enfants se marie dans les convenances...

**Armelle** : Ça, c'est pour nous Raymond.

**Raymond** : J'entends pas de ce côté-là...

**Louise** : ... Je veux que ça soye la fête qu'on s'en rappellera toujours avec des robes blanches et des voiles à traîne de l'apparat partout des fleurs naturelles en foisonnement un vrai costume pour Patrick en alpaga des alliances en or poinçonné des voitures avec des œillets depuis les poignées jusqu'au moteur et c'est dommage qu'il n'y a pas un peu d'église avec des cloches et de l'orgue vous avez bien réfléchi c'est votre dernier mot bien sûr c'est pour Assia...

**Patrick** : Non maman, l'église je lui ai dit Amen il y a longtemps...

**Louise** : Ça ne fait rien comme j'ai jamais porté de robe blanche je pensais que c'était l'occasion.

**Armelle** : Fallait te mette en blanc tout le temps où tu as été pucelle.

**Louise** : J'ai pas été pucelle plus longtemps qu'il le fallait je vous ai pas tout raconté le menu je l'ai entièrement dans la tête foie gras sur canapé grillé saumon façon nordique faisan farci flambé cognac petits pois lardons pommes frites salade saison œufs mimosas tous les fromages yaourts pour les régimes charlotte aux fruits de la passion glace à trois boules parfum au choix biscuits d'accompagnement café naturellement liqueurs naturellement.  
*(Silence général de stupeur diversement ressentie.)*

**Raymond** : Dans le prix du repas il y a le SAMU ?  
*(Silence.)*

**Armelle** : Tout ça pour Assia...

**Assia** : J'ai rien demandé.

**Armelle (à Louise)** : Tu sais ce que ça va coûter cette folie des grandeurs ?

**Louise** : Le prix que les choses coûtent c'est moi à le savoir dans cette maison.

**Albert (à Louise)** : On sera combien ?

**Louise** : Pourquoi ?

**Albert** : Si on est beaucoup c'est trop pour moi.

**Armelle** : Qu'est-ce qu'il a l'intention de faire ton père, Assia ?

**Assia** : Il dit, mon père, qu'il ne sait pas s'il pourra venir à cause des frais.

**Armelle** : Il peut participer.

**Assia** : On est onze à la maison.

**Louise** : Il te donne quelque chose pour ton mariage ?

**Assia** : Un collier de pièces en or, deux couvertures et un poste de télé.

**Raymond** : Et un kilo de pois chiche.

*(Regards d'Albert et de Patrick.)*

**Assia** : Je crois que c'est un peu dur pour lui que je me marie en dehors.

**Armelle** : En dehors ?

**Assia** : En dehors de ma race.

**Armelle** : J'en connais qui payeraient pour épouser un Français.

**Assia** : Mais je suis française !

**Louise** : J'ai été voir le bijoutier du passage il m'accorde un crédit de deux mois.

**Armelle** : Tout ça pour Assia !?

**Assia (désignant Patrick)** : Lui aussi il se marie.

**Armelle (à Louise)** : Et ça te gêne pas de dépenser une fortune rien que pour les mêmes.

**Louise** : Je dépense pour ceux qui fondent une famille.

**Raymond** : Dominus vobiscum vobiscuits !

**Armelle (Rire.)**

*(Silence.)*

**Louise** : Ça ne fait rien je me mettrai en noir.

**Armelle** : Les extrêmes maintenant, du noir pour nous porter malheur. Pour un mariage il y a du rouge, du gris, du marron...

**Raymond** : ...de la châtaigne.

*(Silence.)*

**Albert (à Assia, presque en confidence)** : C'est vrai que les poubelles de riches n'ont pas la même odeur que les poubelles de pauvres.

**Assia** : Les poubelles de pauvres elles sentent rien que les épluchures.

**Raymond** : Les poubelles de pauvres c'est comme leurs têtes même quand elles sont pleines elles sentent le vide.

*(Silence. Regard des hommes entre eux. Patrick se lance.)*

**Patrick** : Bon. Et bien maintenant il faut.

**Louise** : Ah ! j'ai oublié pas de vin rien que du champagne j'ai vu ça chez des gens où je servais des vrais riches des riches de naissance rien que du champagne si ça se renverse ça sent pas l'ivrogne et si on est malade ça rend pas méchant.

**Raymond** : Et si on pète, ça sent le muguet !

*(Rires. L'atmosphère est sur le point de connaître un ralenti.)*

**Assia** : Je vous ai apporté cette bouteille.

**Patrick** : C'est de l'alcool de figue... vous allez voir ça chauffe... et comme on est dans une journée chauffée à blanc...

**Raymond** : De figue ? Ou de melon ?

*(Soudain ça éclate.)*

**Patrick (se ruant sur Raymond)** : Tu vas me retirer cette phrase tout de suite ?!

**Raymond (aux autres)** : Qu'est-ce qui lui prend ?

**Patrick** : Tu m'as très bien compris. T'as dit « melon », hein, connard !

**Raymond** : Alors on n'a plus le droit de dire melon en France ?

**Patrick** : Tu me retires ce melon de la bouche ou je te ferme la gueule O.K. ?

*(Ils en viennent aux mains.)*



**Armelle** : Parce qu'il épouse une Arabe. Il faudrait qu'on porte tous la chéchia !

**Raymond** : Lâche-moi... métèque.

**Assia** : Patrick ne te bats pas... pas comme ça... pas sans arme...

**Albert** (*se lève calmement et d'une voix qu'on ne lui soupçonne pas*) : Assez !

(*Ils s'arrêtent. Se relèvent.*)

**Raymond** : A Poitiers ils étaient plutôt myope : ils ont laissé passer tout le monde.

**Armelle** (*calme*) : D'une manière générale vous êtes rien cons les hommes.

**Louise** : Je vais faire du café j'ai changé de marque il est plus cher mais il est fameux c'est de l'Arabica (*Réactions diverses.*) j'inviterai le voisin.

**Armelle** : Pour le café ?

**Louise** : Pour la noce.

**Armelle** : En quel honneur ?

**Patrick** : Qu'est-ce qu'il vient foutre ici tout le temps ce vieux cochon ?

**Louise** : Il vient pas tout le temps il vient chercher de l'huile pour ses cinq enfants.

**Raymond** : Il les passe à la poêle ? En tous cas s'il vient à la noce, mois je m'en vais !

**Louise** : C'est pas votre voisin c'est le mien.

**Raymond** : Dans les escaliers je renifle ses pieds tout comme vous.

**Louise** : Ça sera un souvenir pour des enfants sans mère.

**Raymond** : Ils sont pas orphelins, la mère est allée chercher du sel.

**Louise** : Du sel en ce moment Emilienne elle doit se palacer sur la Côte avec son chanteur un copain à M. Raymond bravo je savais pas quoi lui dire l'autre matin l'aîné a douze ans le dernier treize mois.

**Raymond** : Il avait qu'à les faire ensemble.

**Armelle** : Tous plus laids que mon cul.

**Patrick** : Tu vas te coller avec ce vieux salopard ?

**Louise** : Oh ! c'est pas vos affaires hein je suis chez moi ici je fais ce qui me va pas contents vous prenez l'escalier vous laissez la rampe rien que des grognements toujours des cris des jalousies des paroles qui écorchent si vous n'êtes pas contents vous irez manger une pizza au buffet de la gare.

(*Café. Silence. Louise Boude, Anxiété chez les hommes.*)

**Louise** : C'est vrai qu'on a toujours eu peur de manquer. J'ai toujours eu peur de manquer. Ça remonte à loin. Quand on était petits mon frère et moi on allait au lit avec deux sucres et un morceau de pain. Pour que ce soit meilleur on le mangeait dans le noir. Comme ça on ne pensait qu'au sucre. A rien d'autre. Et ça donnait chaud.

Même maintenant ce que je regarde a souvent la forme d'une mâchoire : les fleurs — les nuages — les bagues sur les marchés. Mon grand frère avait été invité à un mariage, par des voisins. Rien que lui. C'était l'aîné. A nous tous on aurait vidé la table.

Quand il est arrivé et qu'il a vu la table garnie en plein qu'est-ce qui s'est passé ça devait être la première fois qu'il avait devant lui tant de boustifaille à la fois — on nous a dit qu'il avait ouvert la bouche en grand et sa mâchoire s'est décrochée. Elle lui pendait sur la poitrine comme une galoche. C'est le jeune marié qui lui a remise en place avec un coup de poing. Mon frère a pas voulu rester. Il était jeune. Il avait quinze ans. Une chemise à plis. Il se mouillait les cheveux à plat. Il avait été vexé par sa mâchoire. Toute sa vie, il nous a parlé de ce repas manqué.

Quand il est mort, il y a deux ans d'un cancer à la gorge, ses derniers mots ça été : « J'aurais dû rester à la noce et manger de tout. »

**Patrick** : Bon, t'as dit une partie des choses, maman, alors moi je vais te dire l'autre, O.K. ?

**Louise** (*résignée*) : Tu te marie plus ?

**Patrick** : On verra.

**Assia** : Comment on verra ?

**Patrick** : J'ai dit on verra j'ai pas dit on vera pas.

**Raymond** : Calme, Patrick. Avec Méthode.

**Armelle** (*angoissée*) : Qu'est-ce qui nous arrive encore ?

**Louise** : Où est Albert ?

**Albert** : Ici.

(*Silence.*)

**Patrick** : T'as bien appris par les journaux, il y a trois jours, que le vieux Vimeux est mort tout à coup dans la rue ?

**Louise** : Une pourriture de moins.

*(Silence.)*

**Patrick** : Il va être kidnappé.

**Louise** : Ah ! bon, il n'était pas mort ?

**Raymond** : Il va être kidnappé en tant que mort.

**Louise** : Qu'est-ce qui vous a dit ça ?...

**Patrick** : Des types à moi que je connais.

**Louis** : Ils te l'ont dit !

**Patrick** : Ils me font confiance.

**Louise** : Pourquoi faire le kidnapper ?

**Patrick** : Comme d'habitude : pour une rançon. La famille qui était en croisière autour du monde est en train de se rapatrier en vitesse.

**Raymond** : Et les excès de vitesse ça ne leur fait pas peur parce qu'à la sortie du cimetière il y a quelques milliards à ramasser. Et ils savent se baisser.

**Louise** : Des milliards en or ?

**Raymond** : En avant citoyens...

**Patrick** : La famille, dès son arrivée, va prendre connaissance des conditions financières exigées par les ravisseurs pour la restitution du cher disparu...

**Raymond** : Doublement disparu.

*(Silence.)*

**Louise** : Faire de l'argent avec un mort...

*(Silence.)*

Qu'est-ce qu'elle va faire la famille d'après tes copains ?

**Patrick** : Quand elle va s'apercevoir qu'elle est dans l'impossibilité de célébrer des funérailles dignes de son grand chef...

**Raymond** : Dignes de sa grande charogne...

**Patrick** : Elle va ouvrir ses coffres.

*(Silence.)*

**Louise** : Vous croyez que ça va marcher ?

**Patrick** : On l'espère.

*(Regards des hommes entre eux. Silence.)*

**Louise** : Vous l'espérez ?

*(Silence.)*

**Raymond** : Oui, on l'espère.

**Patrick** : Oui, on l'espère.

**Louise (un peu pâle)** : Vous l'espérez pour vos copains ?

**Patrick** : Pas seulement pour eux.

**Louis** : Vous allez pas me dire...

**Patrick** : C'est comme si c'était dit.

*(Temps.)*

**Armelle** : Alors ça j'aime. Vous avez raison, faut refuser d'être des gagne-petit.

**Assia** : J'ai peur, moi.

**Louise (Regarde autour d'elle comme quelqu'un qui va se noyer.)**

**Armelle (regarde Patrick puis Raymond puis Albert. Elle va chercher une carafe. Assia est debout)** : Tiens, prends un verre d'eau, maman.

**Louise** : Qu'est-ce que tu as fait Patrick ?

**Patrick** : Tu viens de comprendre maman...

**Louise** : Les lions de la Préfecture c'était pas suffisant ?

**Patrick** : C'était pour rire. Aujourd'hui c'est du sérieux.

**Louise** : T'as peut-être pas appris que kidnapper c'est un crime.

**Raymond** : Quand le kidnappé est vivant.

**Patrick** : Pas quand il est mort.

**Raymond** : Un vivant, le rapt ça le traumatise.

**Patrick** : Ça peut le faire maigrir.

**Raymond** : Un vivant, ça peut lui faire perdre la mémoire.

**Patrick** : Aucun souci avec un mort. Il risque rien.

**Raymond** : Même pas un refroidissement.

**Louise** : Je sais pas qui t'a élevé pour même pas respecter les morts.

**Raymond** : J'attends qu'on me respecte pour respecter. Dans les circonstances présentes un kidnapping de cette nature s'apparente plutôt à un acte politique. Fin de citation.

**Louise** : Arrêtez vos plaisanteries parce que moi je vous le dis la prison pour des gens comme nous elle s'ouvre toute seule la veille de nos conneries et la femme du juge Patrick elle est plus là pour te sortir de tes mauvais pas et la récidive ça double la purge sous n'avez donc pas de moralité.

**Patrick** : C'est pas ce qu'on nous demande. Ce qu'ils nous demandent les autres c'est qu'on leur fasse peur c'est comme ça qu'ils nous voient. Alors faut pas les décevoir. On va leur en donner pour leurs cauchemars. Une occasion de cette taille il y en a qu'une par siècle, et moi, je peux pas attendre le siècle suivant. Et ce type s'il est mort comme ça, sur la voie publique et transporté à l'hôpital, je dis que c'est pour nous. Exprès pour nous O.K.

**Louise** : *(A placé ses mains sur les oreilles pour ne pas entendre.)*

*(Silence.)*

**Patrick** : Maintenant de l'argent tu vas en avoir sans jouer au tiercé, ça va te faire des économies. *(Rire jaune.)* O.K. ?

**Louise** : J'ai pas besoin de cet argent mon ménage je le fais chez les vivants pas chez les morts. Maintenant allez tous vous coucher et cette histoire vous me la jetez par la fenêtre je veux plus rien entendre de de côté-là.

**Albert** : Trop tard, maman.

*(Temps.)*

**Louise** : Trop tard ?

**Albert** : Oui.

**Louise** : Pourquoi ?

**Albert** : Le kidnapping il est fait.

**Assia** : Si mon père il l'apprend il me reprend.

**Armelle** : Vous l'avez déjà kidnappé, chapeau les enfants !

**Louise** : Je vais prévenir la police.

**Patrick** : Sûrement pas.

**Armelle** : Tu perds la tête, non ?

**Louise** : Qui est-ce qui perd la tête ici ? Et juste avant un mariage.

**Patrick** : On n'a pas choisi le moment.

**Louise** : *(Se met à tourner en rond dans la pièce.)*

**Armelle** : Tu es plus têtue que la misère, puisqu'on te dit qu'on va gagner de l'argent. Vous avez demandé combien ?

**Louise** : Gagner ! Voler oui !

**Raymond** : Non, le vol c'est lui.

**Patrick** : Pour la première fois de sa vie la charogne pourrait nous faire du bien et on refuserait...

**Raymond** : Ça serait le meilleur moyen de lui gâcher son éternité.

**Armelle** : Il est où ?

**Assia** : Je te le dis Patrick, si tu as une nouvelle histoire avec la police, mon père il me retire.

**Louise** : Kidnapper un mort où vous avez la tête tous en ce moment ?

**Raymond** : On n'a pas besoin de tête, une idée ça suffit.

**Armelle** : Où il est le corps ?

*(Silence.)*

**Louise** *(arrête son agitation)* : C'est vos copains qui le cachent ?

**Albert** : On n'a pas de copains.

*(Silence.)*

**Louise** : La suite ?

**Albert** : Ce soir en te couchant tu regardes pas sous ton lit comme tu fais chaque soir.

**Louise** : *(Se laisse tomber sur un siège. Assia se réfugie près d'elle.)*

**Armelle** *(moitié effrayée - moitié excitée)* : Il est ici ?

*(Silence.)*

**Louise** : Ce n'est pas vrai qu'il est ici ?



**Albert** : C'était le seul endroit sérieux.

**Louise** (*pousse un cri de détresse et*) : Albert ! Qu'est-ce que tu as fait !

**Albert** : J'ai aidé.

**Louise** : Tu vas être mis dehors poursuivi un travail si calme pour toi.

**Albert** : J'attendrai six mois... sans m'énerver et les choses s'en iront d'elles-mêmes comme toujours.

(*Silence.*)

**Louise** : Terrifiant des enfants pareils surtout quand ils sont les vôtres quand je pense petit que tu voulais être gendarme...

**Patrick** : Deux cent millions de centimes.

(*Silence.*)

**Louise** : Deux cent millions un mort ? C'est le prix vous croyez qu'il les vaut ?

**Raymond** : Nous, on les vaut.

**Assia** : Et s'ils refusent de payer la rançon ?

**Raymond** : Ça c'est bien une réflexion d'Arabe. Tu ne payerais pas pour récupérer le corps de ton grand-père s'il était kidnappé ?

**Assia** : Mon grand-père il a été kidnappé par la guerre de 14.

**Raymond** : Ces émigrés dès qu'ils deviennent français ils descendent de Louis XIV !

**Louise** : Je ne veux pas rester dans cette maison.

**Armelle** : Deux cent millions. Un restau à nous. On travaille en famille. Deux plats du jour. Apéritif pour les habitués. Je tiens la caisse.

**Patrick** : Où tu vas ?

**Louise** (*habillée*) : Je vais coucher dans un hôtel.

**Patrick** : Pour nous faire remarquer.

**Raymond** (*met la télé*) : Télé comme tous les soirs à la même heure pour endormir les voisins.

**Louise** : La télé devant un mort.

**Armelle** : C'est pas le nôtre.

**Assia** (*en manteau. A Patrick*) : Si tu es pris, qu'est-ce que je deviens ?

**Patrick** : Je serai pas pris. J'ai toujours la baraka !

**Armelle** : On va prendre une petite liqueur, faut jamais oublier d'arroser l'espoir.

**Louise** (*se rassied — habillée — son cabas noir à la main. Elle appelle : « Black... Black... ». Le chien vient près d'elle.*)

**Armelle** (*sert à boire.*)

**Assia** : Non, merci. Jamais d'alcool. Je voudrais rentrer.

(*On boit les liqueurs. Silence.*)

**Patrick** (*à sa mère*) : On t'emmènera en Italie...

**Albert** : A Gênes.

**Louise** : Deux cents millions. Je m'arrêterai... je ferai juste un peu de ménage chez moi.

(*Silence.*)

**Assia** : Il est vraiment tard... Si mon père s'en aperçoit.

**Patrick** : Je t'accompagne.

**Raymond** : Moi aussi. Il est bon qu'on nous remarque dans la ville, calmes, détendus, la conscience tranquille. Toi aussi Albert.

**Albert** : Je voudrais dormir.

(*Raymond lui dit non de la tête.*)

**Louise** : Vous n'allez pas nous laisser seuls ?

**Patrick** : Il ne peut plus faire de mal.

**Louise** (*Caresse le chien.*)

**Albert** : Je te laisse mon lit, maman. Ça me dérange pas. Je coucherai sur lui.

(*Ils sortent avec Assia.*)

**Armelle** : (*Ressert à boire. Plusieurs fois.*)

(*Silence.*)

(*Son humeur, en raison de l'alcool, est moins agressive.*)

De toute façon je suis toujours pas d'accord pour qu'on fasse une bamboula monstre pour une fille qu'est même pas ta fille et rien pour moi.

**Louise** : Si toi aussi tu veux une vraie noce tu n'as qu'à faire un vrai mariage comme ton frère.

**Armelle** : Tu dis ça pour me tâter.

**Louise** : Maries-toi le même jour que ton frère j'ai vu grand il y en aura pour tout le monde même la robe blanche si tu la veux je peux te l'offrir.

**Armelle** : Tu dis ça parce que tu sais qu'avec mon ventre je peux rien que le refuser.

**Louise** : Il y a d'autres couleurs c'est toi qui le dis.

**Armelle** : Et les alliances ?

**Louise** : Les alliances aussi.

**Armelle** : En or ?

**Louise** : Bien sûr en or.

**Armelle** : Poinçonnées ?

**Louise** : L'or c'est toujours poinçonné s'il est véritable. J'en parlerai au bijoutier il m'accordera bien un deuxième crédit mais pas de mascarade avec les amis de Raymond habillés en western ou en youpiss de toutes façons Raymond je le connais il voudra pas.

**Armelle** : C'est lui qui commande ?

**Louise** : C'est ce qu'il paraît oui.

**Armelle** : Hé bien on verra.

**Louise** : Va te coucher...

**Armelle** : J'attends Raymond je veux lui parler.

**Louise** : Ce soir ?

**Armelle** : Si tu changeais d'avis !

**Louise** : Mauvaise fille va.

*(Silence.)*

Qu'est-ce que j'entends on dirait une respiration toutes les fois c'est comme ça il y a le moment où on entend respirer le mort.

**Armelle** (*essaie de tenir le coup et avale plusieurs verres de liqueur, elle chantonne*) : « Black, Black, reste ici Black, Black, à la mort et à la vie... »

## XI

**Louise** (*entrant, son cabas à la main*) : Il est toujours là ?

**Armelle** : Où veux-tu qu'il soit ?

**Louise** : Il va se mettre à pourrir.

**Armelle** : On t'a déjà dit qu'il était couché sur sa planche frigorifique.

**Louise** : On en parle dans les journaux ?

**Armelle** : On ne parle que de ça !

**Louise** : Je n'ai même pas voulu lever le regard sur les titres je tenais pas à me couper le courage dans quoi il s'est fourré Albert.

**Armelle** : Les autres aussi se sont fourrés.

**Louise** : Les autres ne se suicident pas tous les jours.

**Armelle** : Excuse-nous si on vit encore.

**Louise** : On va rester longtemps encore dans cette sinécure...

**Armelle** : Il faut attendre.

**Louise** : La nuit je me réveille en sueur je le vois au pied de mon lit cet homme tout habillé avec une cravate de luxe et ses lunettes en or et j'ai plus de goût à mes ménages je fais tout dans la distraction ce mort je le porte jour et nuit sur mes épaules.

**Armelle** : On le porte tous sur les épaules.

**Louise** : Qu'est-ce qu'ils disent tes frères ?

**Armelle** : Ils ont confiance.

**Louise** : Personne les suit ?

**Armelle** : Non.

**Louise** : Et la famille ?

**Armelle** : Elle réfléchit.

**Louise** : Tu vas voir qu'ils vont nous le laisser sur les bras elle

avait raison Assia elle est réaliste et le bijoutier ne veut pas me faire un deuxième crédit.

**Armelle** (*soudain au bord des larmes*) : Pour moi, bien sûr, rien ne marche.

**Louise** : Commence pas à geindre c'est pas le moment propice.

**Armelle** : Tu t'en fous de mes alliances !

**Louise** : Tu les achètes sur ta paie je te les rembourserai le mois prochain c'est quand même moi qui te les donne.

**Armelle** : C'est pas pareil, c'est pas la même délicatesse...

**Louise** : La délicatesse c'est ce qui se voit pas !

**Armelle** : T'as toujours des réponses pour me boucler !

(*Silence.*)

**Louise** : Pour ta robe t'as réfléchi ?

**Armelle** : Je sais pas la couleur.

**Louise** : J'en ai vu une marron avec un empiècement et large elle serait à la fois habillée mais pas trop et pourtant bien camouflante.

**Armelle** : Je vais pas être enceinte toute ma vie.

**Louise** : Qu'est-ce qu'on en sait ?

**Armelle** : Tu vois comme tu me parles !

**Louise** : Je parle comme je suis dans les circonstances d'aujourd'hui je ne vois qu'un immeuble qui serait plus solide que moi.

**Armelle** : Ça m'ira au teint le marron ?

**Louise** : Ça va à tout le monde faut seulement se farder un peu !

**Armelle** : Elle est en soie ?

**Louise** : (*Regard.*)

**Armelle** : Il aimera ça Raymond !

**Louise** : Il n'a qu'à t'en payer une qui lui plaît !

**Armelle** : Qu'est-ce qu'il t'a fait Raymond ?

**Louise** : Rien il fait jamais rien.

**Armelle** : Si tu veux qu'on déménage tu me le dis, mais ce que je rapporte du restau tous les soirs tu l'auras en moins.

**Louise** : Je peux me nourrir sans toi ma fille t'as jamais manqué de rien à ce que je crois même le goûter avec le chocolat tu l'as toujours eu c'est pas aujourd'hui que je vais commencer à manquer à cause de tes menaces.

(*Silence.*)

**Armelle** : Tu me disputes toujours !

**Louise** : Tu l'as faite ta déclaration de grossesse ?

**Armelle** : Pas encore.

**Louise** : Tu perds de l'argent et tu pleures pour acheter des alliances.

**Armelle** : Si tu veux pas me les acheter, laisse tomber, même sans alliance je saurai me torcher !

**Louise** : Vous êtes tout le temps à crier misère et damnation et vous n'avez même pas le petit respect qu'il faut pour l'argent qu'on vous doit.

**Armelle** : J'en ai assez de l'argent des autres, je veux mon argent à moi !

**Louise** : Je me sens plus bien dans cette maison faut que ça finisse ou bien je m'en vais chez ma sœur...

(*Silence.*)

... ma grand-mère elle avait cousu un louis d'or dans l'ourlet de son tablier elle le quittait que pour le laver à cette époque c'était des tissus qui faisaient une vie entière.

**Armelle** : Ta grand-mère elle avait un louis d'or ?

**Louise** : Parfaitement on n'a pas toujours été pauvres d'ailleurs les pauvres c'est souvent d'anciens riches pas débrouillards nous on n'est pas vraiment pauvres on a du mal.

**Armelle** : Et son tablier à la grand-mère ?

**Louise** : On l'a enterrée avec.

**Armelle** : Et son louis d'or ?

**Louise** : Il est toujours cousu dans l'ourlet.

**Armelle** (*s'éclaffant*) : Vous êtes « rien » cons dans la famille !

**Louise** : Vous êtes « rien » tout court.

(*Arrivent Patrick et Raymond, sinistres.*)



Qu'est-ce qui se passe encore ?

*(Silence.)*

**Patrick** : Il se passe que... la famille a fait connaître par voix de presse et de radio, qu'elle ne donnerait pas un centime pour entrer en possession de son cher disparu. Sa douleur est immense. Mais leur conception de l'honneur ne saurait obéir à toute forme de chantage.

**Raymond** : Fin de citation. Un pourri de cette taille ne pouvait faire sa tanière que dans une famille ultra-pourrie !

**Armelle** : Qu'est-ce que vous allez décider ?

**Louise** : Faut le remettre là où il était ni vu ni connu on a perdu deux cent millions mais ce soir je dors dans mon lit je mettrai des draps neuf.

**Armelle** : Ils ne reviendront pas sur leur décision ?

**Raymond** : Maintenant le temps travaille contre nous.

**Armelle** : Et la police ?

**Raymond** : Pour l'instant elle s'occupe d'une bande de vieux truands. Ça nous donne juste le temps d'une respiration.

**Armelle** : Les empreintes ?

**Raymond** : Pas de danger.

**Louise** : Où est Al...

*(Rentre Albert.)*

**Albert** : Oui.

**Patrick** : C'est cuit.

**Albert** : Faut le remettre en place ?

**Raymond** : Non j'ai une idée.

**Louise** : Faut dire que les idées en ce moment ça vous réussit !

**Albert** : J'ai soif.

*(Il s'assied, et se déchausse comme chaque fois qu'il revient à la maison. Armelle va lui chercher du lait — Le chien sort de la cuisine — Armelle revient avec un verre de lait, et, avant de le donner à Albert, dit à Louise, en passant :)*

**Armelle** : En tous cas pour les alliances je les veux aussi grosses que celles d'Assia ou je n'en veux pas du tout !

## XII

*(Armelle resplendissante, presque heureuse, détendue pour le moins, passe son vernis à ongles. Raymond en pyjama, devant son bol de café, écoute une cassette, le casque aux oreilles. Patrick, épluche les articles du journal local. Albert, troublé, désespéré, erre dans l'appartement. Assia, en combinaison et chandail, finit de sécher la mise en plis de Louise avec un fer à repasser. Louise est en peignoir.)*

**Armelle** : *(retire avec délicatesse le casque des oreilles de Raymond)* : Tu vas peut-être retirer ton casque pour la mairie ?

**Raymond** : Pas du tout. Tu me pousseras du coude au moment du oui. *(replaçant son casque.)* Autant mourir en musique...

**Louise** : Si on avait été à l'Église on aurait eu de la musique aujourd'hui ça coûte pas cher l'Église.

**Albert** : Je ne retrouve rien...

**Louise** : Qu'est-ce que tu cherches ?

**Albert** : Je ne sais pas.

**Assia** *(un œil sur Patrick)* : Tu n'oublies pas l'heure.

**Patrick** *(Léger grognement.)*

**Louise** : Et dire que le séchoir marchait encore l'autre semaine.

*(On frappe.)*

Entrez.

*(Armelle va ouvrir — Entre Pinchard)  
(Raymond, à l'entrée de Pinchard, se lève, emporte son bol et passe dans une autre pièce.)*

**Pinchard** : Je ne veux pas vous déranger en ce jour unique où quatre cœurs sont impatients de s'unir pour le meilleur et pour le pire, en souhaitant seulement que le pire ne l'emporte pas sur le meilleur, ... comme hélas, ça se passe toujours.

**Armelle** : A vos souhaits Monsieur Pinchard !

**Pinchard** (*faisant mine de découvrir Louise*) : Oh ! Je ne vous avais pas reconnue, je vous prenais pour la grande sœur de Mademoiselle... (*Il désigna Assia.*)

**Louise** : Allons monsieur Pinchard mais c'est pourtant vrai que le jour des noces on se met tous à rajeunir après ça retombe je vous présente ma future belle-fille mademoiselle Assia.

**Pinchard** : Mademoiselle « Assia »... Quel joli nom. On se croirait dans les « Mille et Une Nuits »... Mais est-ce que le matin de nos noces nous ne sommes pas tous persuadés d'entrer dans le royaume des « Mille et Une Nuits », même si nous savons que ce royaume est l'antichambre de l'Enfer ?...

**Louise** : Vous voulez quelque chose monsieur Pinchard ?

**Armelle** : Vous manquez d'huile quelque part ?

**Pinchard** : Je tenais à vous informer qu'il y a une grève des trains sur quasiment tout le territoire.

**Patrick** (*sans abandonner la lecture de son journal*) : Nous partons sur la Côte en avion et de là nous gagnerons l'Égypte.

**Pinchard** : Ah !... alors !...

**Louise** : Merci quand même monsieur Pinchard.

**Raymond** (*toujours en pyjama. Pinchard semble intéressé par la silhouette d'Assia. à Armelle*) : Dis-moi Totoche, tu n'aurais pas vu...

(*Il est rejoint par Patrick.*)

**Patrick** (*à voix basse*) : T'es au courant ?

**Raymond** (*idem*) : De quoi ?

**Patrick** (*idem*) : Les flics sont en train de draguer le canal et la rivière.

(*Armelle se dirige vers eux mais est interceptée par Albert. Patrick sort. Raymond prend le journal.*)

**Albert** : Je n'ai pas de chemise blanche.

**Armelle** : Tu aurais pu t'en préoccuper avant...

**Albert** : Je vais aller en acheter une.

**Louise** : Ta rose à rayures...

**Albert** : Des rayures pour un témoin, ça fait bizarre.

**Louise** : Tu m'aurais dit il y avait des soies plein le quartier toute cette semaine. Patrick a peut-être une chemise pour Albert où il est Patrick ?

**Armelle** : Il est parti se raser. (*Crié*) Raymond tu te prépares ?

**Pinchard** : J'en ai des chemises blanches. Ma femme ne me supportait qu'en chemise blanche... ça m'a réussi...

**Louise** : Toujours pas de nouvelles ?

**Pinchard** : Si elle revient, je l'ai juré aux enfants qui sont d'accord, je lui arrache la mâchoire du bas. Je l'ai déjà fait à une chatte qui miaulait trop : ce n'est pas beau à voir, mais c'est efficace. Je vais chercher des chemises, ça me fait plaisir de participer à votre bonheur.

(*Il sort.*)

**Armelle** : Une chemise de cocu pour un mariage, de quoi vous porter la poisse.

**Louise** : Si elle est belle qu'est-ce qu'il fait Albert ?

**Armelle** (*allant voir*) : Il est assis sur son lit.

**Louise** : Qu'est-ce qu'il fait ?

**Armelle** : Il regarde devant lui.

**Louise** : Il a ses chaussures ?

**Armelle** : Oui.

**Louise** : Bon, alors ça va...

(*Assia a fini de sécher les cheveux de Louise. Elle défait les bigoudis et commence à donner le coup de peigne.*)

(*A Assia*) : Alors comme ça ta famille ne vient pas ?

**Assia** : Mon père s'est embarqué avec ses frères et ses cousins pour le grand pèlerinage à La Mecque. Il est très croyant. Il le préparait depuis des années.

**Louise** : On aurait pu s'arranger pour les dates.

**Armelle** : C'est ton frère qui est ton témoin ?

**Assia** : Oui.

**Armelle** : Tu sais que pour être témoin il faut être majeur...

**Assia** (*pâle, interdite, s'arrête soudain de coiffer Louise*) : Où est Patrick ?

(*Armelle du menton lui désigne la pièce. Assia s'y rend.*)

**Louise** : T'as besoin de l'inquiéter ?

**Armelle** : Je dis ce qui est ! Vaut mieux qu'elle l'apprenne ici qu'à la mairie.

**Louise** : On se serait débrouillé j'aurais donné une pièce au maire tu pourrais dire comment tu trouves ta robe !

**Armelle** : Pas mal, c'est pas de la soie mais ça tombe bien. (*Désignant son ventre*) Ça se voit beaucoup ?

**Louise** : Avec les fleurs dessus on ne verra rien tiens mais comment ça se fait qu'ils n'ont pas encore livré j'ai payé comptant.

(*On frappe.*)

Entrez.

(*Armelle va ouvrir.*)

**Pinchard** : Je lui ai apporté tout un choix.

**Louise** (*appelant*) : Albert !

**Patrick** (*revenant avec Assia*) : Tu en es sûre pour l'âge des témoins ?

**Armelle** : Tout à fait sûre. C'est arrivé à une de mes copines. Ida, tu la connais. Ils se sont tous braqués. Elle n'est toujours pas mariée.

**Assia** (*au bord des larmes*) : Qu'est-ce qu'on va faire ?

**Armelle** : Attends que ton frère soit majeur.

**Louise** : Albert ! Si on a besoin d'un témoin je suis sûre que monsieur Pinchard demandera qu'à nous rendre ce petit service.

**Patrick** : Mais attend, attend donc maman !

**Albert** (*arrivant*) : On m'a appelé ?

**Pinchard** : Mes chemises blanches dont l'une avec un plastron, très habillée.

(*Raymond revient et constatant de nouveau la présence de Pinchard se met la main devant la bouche comme s'il allait vomir.*)

**Armelle** : Tu es malade ?

**Raymond** : Tu es vraiment sûre qu'il faut se marier ?

**Armelle** : J'ai les alliances.

**Raymond** : T'en as acheté « deux » ?

**Armelle** : On allait pas se mettre les deux doigts dans la même alliance.

**Louise** : Bon je vais m'habiller merci pour tout monsieur Pinchard.

(*Tandis qu'Albert ne se décide pas à choisir une des chemises de Pinchard.*)

**Patrick** (*à voix basse*) : Dis-donc Assia t'es pas plus enceinte que moi .

**Assia** : Pourquoi tu dis ça ?

**Patrick** : Parce que je le sais.

**Albert** (*à Pinchard*) : Est-ce que je peux les essayer ?

**Pinchard** : Mais bien sûr !

(*Albert emporte les chemises. Pinchard se rapproche d'Armelle.*)

**Patrick** : A ce que je vois tu t'es bien foutue de moi.

**Assia** : Non Patrick !

**Patrick** : Mais avoue-le au moins que tu n'est pas enceinte.

**Assia** : Comment tu le sais ?

**Patrick** : A une odeur que tu as.

(*Assia cache son visage dans ses mains.*)

**Pinchard** : Mademoiselle Armelle, puisqu'on peut encore vous appeler mademoiselle, j'envie monsieur Raymond... encore plus aujourd'hui qu'hier, mais bien moins que ce soir...

**Assia** : J'ai pas voulu te tromper. Je te le jure sur la tête de mon père. Mais j'ai tellement eu peur après que... on a été ensemble... que tout s'est arrêté et j'ai cru que j'étais prise...

**Patrick** : T'es bien une Arabe, hein, vous mentez tout le temps.

**Assia** : Ne dis pas ça, ce n'est pas vrai. C'est que nous on cherche autour des choses.

**Patrick** : Le coup de la hache, ça aussi c'était inventé !

**Assia** : Non, il y a une hache à la maison.

**Patrick** : Il ne l'a pas achetée pour moi ?

**Assia** : Comment savoir ?

**Patrick** : Puisqu'on a ni témoin ni enfant, on n'a plus besoin de se marier.

*(Assia pousse un cri déchirant.)*

*(Tout le monde surgit y compris Louise dans une splendide robe blanche à rayures noires en diagonale.)*

**Louise** : Qu'est-ce qui se passe ?

*(Patrick retourne dans sa chambre.)*

**Assia** : J'ai... j'ai eu peur.

**Pinchard** : Toutes les vraies jeunes filles, le matin de leur mariage.

*(Albert est là vêtu d'une chemise blanche dont les manches trop longues cachent ses mains.)*

**Armelle** *(dévisageant sa mère)* : On se croirait à la douane.

**Louise** : Le blanc c'est pour moi, le noir c'est pour l'élégance.

*(Assia passe dans une autre pièce.)*

**Raymond** : C'est à quelle heure cette épreuve ?

**Armelle** : Onze heures pour Patrick. Onze heures et demi pour nous.

**Raymond** : En une demi-heure il peut s'en passer des choses... On peut dynamiter la mairie.

*(Il sort.)*

**Pinchard** : Madame Louise, vous êtes resplendissante. Vous me rappelez la Promenade des Anglais...

**Albert** *(montrant ses manches)* : Qu'est-ce que je fais ?

*(On entend des hurlements d'enfants.)*

**Pinchard** : Excusez-moi, j'entends mes bambins qui m'appellent. Je reste à votre service. Un jour comme celui-là, il est tout naturel de s'entraider.

*(Il sort.)*

**Albert** : Je préfère encore ma chemise rose...

*(Raymond revient.)*

**Armelle** : T'es pas habillé ?

**Raymond** : Comment je ne suis pas habillé ?

**Armelle** : Tu y vas en jean, en costume de travail...

**Raymond** : Costume de travail, costume de baigne, même combat.

*(On frappe.)*

**Louise** : Entrez.

**Pinchard** *(entre, les bras chargés de gerbes de fleurs)* : La fleuriste s'est trompé de porte. C'est pour cela que les enfants pleuraient ; en voyant toutes ces fleurs ils ont cru que j'étais mort.

*(Il dépose les gerbes et Armelle va immédiatement s'emparer de la sienne.)*

**Armelle** *(s'esclaffant)* : Une couronne de fleurs d'oranger !...

**Louise** : Compte pas les roses Armelle il y a le même nombre et autant de rubans.

**Armelle** : Il y a une couronne en plus !

**Pinchard** : Le temps se couvre, on annonce de l'orage en fin de matinée.

**Louise** : Pour un mariage réussi il faut toujours un peu de pluie mais ça ne fait rien on a des autos de louage.

**Pinchard** : Un vrai tra-la-la quoi !

**Louise** : Bien sûr ! Qu'est-ce qu'on deviendrait franchement si on n'avait pas les fêtes et les banquets que je me dis souvent que c'est manger qui nous console de vivre.

**Pinchard** : Vous avez raison, mais faut être une vraie famille.

**Louise** : Excusez-moi, monsieur Pinchard j'avais oublié.

*(Albert revient habillé, mais en chaussettes.)*

**Louise** *(avec précaution)* : Tu n'oublies pas tes chaussures ?

*(Silence.)*

**Armelle** : Ils vont finir par nous mettre en retard...

**Louise** : Aide-moi à mettre la table on sera vingt-six ça c'est une noce !

*(Louise et Armelle joignent deux tables — nappes blanches, vaisselle...)*

**Pinchard** : Pour le témoin de monsieur Patrick je me tiens toujours à votre disposition.

**Louise** : Ah ! c'est vrai... *(elle appelle) Patrick !*

*(Pendant que Louise et Armelle s'affairent à mettre la table.)*

**Raymond** : T'as de la chance toi, tu te maries pas.

**Albert** : C'est vrai.

**Raymond** : T'as des petites amies ?

**Albert** : Deux !

**Raymond** : Il y en a une que tu préfères ?

**Albert** : Je les aime ni l'une ni l'autre.

**Raymond** : Brouillard sur l'ensemble du territoire !

*(Léger temps.)*

**Albert** *(encore plus bas)* : On m'a foutu dehors.

**Raymond** : Le motif ?

**Albert** : Que j'avais été négligent dans la disparition de Vimeux.

**Raymond** : Ils se doutent ?

**Albert** : J'ai fait la bête.

**Raymond** : Oui.

**Albert** : J'ai parlé d'une clé... qu'on m'avait volée...

**Raymond** : Très bien.

**Albert** : J'ai fait la bête quoi !

**Raymond** : T'inquiète pas. On te retrouvera quelque chose.

**Albert** : J'aimais bien mes morts. J'étais calme avec eux.

*(Entre Assia, belle et blanche. Silence. Elle se tient immobile, à sa façon.)*

**Pinchard** : Etre le témoin d'une aussi jolie mariée serait pour moi plus qu'un honneur, ce serait une... *(Il cherche) une...*

**Assia** : Merci, monsieur Pinchard. Patrick a plein de copains qui vont venir. On se débrouillera.

**Pinchard** : A votre aise mademoiselle. *(Il jette sur Assia un regard fiéleux.)*

**Louise** *(tu... en s'affairant à la composition de la table)* : Assia sur le buffet il y a une couronne pour toi accroche-la bien si elle te glisse de la tête ton ménage tiendra pas.

**Assia** : Une couronne ?

*(Armelle la lui tend avec un certain air d'ironie.)*

**Assia** : C'est beau... C'est comme dans les vitrines.

*(Un temps de silence, pendant lequel Assia fixe sa couronne — Louise finit la décoration de la table — Albert regarde Assia — Pinchard, de loin, examine Armelle.)*

*(Puis viennent Raymond et Patrick qui tous deux regardent la jeune mariée en blanc. Patrick a un petit coup d'orgueil qu'il essaie de dissimuler.)*

**Patrick** : Bon. O.K. O.K. On y va ?

**Albert** : Mes chaussures et on y va.

**Pinchard** *(d'une voix solennelle qui va stopper net le mouvement général qui est en train de s'amorcer)* : Madame Louise, puis-je me permettre, puisque maintenant je fais quasiment partie de la famille, puis-je me permettre de vous dire que je suis considérablement choqué.

*(Silence.)*

Considérablement choqué — ça me saute aux yeux et au cœur en même temps — de la disproportion entre les deux mariages.

*(Silence.)*

Il me semble que c'est plus qu'une erreur, mais une faute grave que d'offrir à mademoiselle Assia, qui n'est même pas votre fille, une toilette si somptueuse, et que mademoiselle Armelle méritait mieux que cette modeste robe marron qui ressemble plus à une robe de grossesse qu'à une robe de mariage. Je vous dis cela amicalement, parce que tout le quartier tout à l'heure, pensera comme moi, et sera scandalisé d'une injustice aussi criante.

**Raymond** : Le Pinchard de service tu débarrasses le terrain, on commence les grandes manœuvres de printemps !

**Armelle** *(en larmes à Louise)* : Ça se voit tellement que tu ne m'aimes pas, que n'importe qui s'en aperçoit... C'est vrai, est-ce que c'est une robe de mariage ce chiffon couleur de merde... Répondez les uns et les autres !

**Louise** : Fallait te la choisir toi-même...

**Raymond** : Marron... j'avais même pas remarqué que c'était marron.

**Armelle** : C'est ça, on ne me voit même pas... C'est normal puisque j'existe pas...

**Assia** : J'ai rien demandé moi. Si on m'offre, je reçois.

**Armelle (à Pinchard)** : Elle a offert les alliances à Assia, mais les miennes il a fallu que je les achètes sur ma paie... ça ne vous dit rien ? Elle m'a fait travailler à quinze ans, elle avait un peu poussé sur l'âge, ça la gênait pas, les filles de ma classe étaient encore en vacances que moi je bossais déjà dans l'usine à escargots, même que pour ces bestioles qui se traînent sur le ventre on devait respecter la cadence ! Mais ça c'était rien ! Il fallait les arracher vivants, et dans cette odeur de bave et de pourri, toutes les deux heures, j'allais dégueuler ; il y avait des femmes qui étaient là depuis vingt ans, elles aussi, elles allaient dégueuler jusqu'à trois fois par jour...

**Louise** : Quand j'ai vu que tu dégueulais trop je t'ai retirée.

**Armelle** : Pour rien au monde elle ne m'aurait fait cadeau d'une noce pareille... *(Elle lance sa gerbe au sol et la piétine.)*... Merci pour les fleurs couleur de sang...

*(Albert essaie de reconstituer une petite gerbe avec les roses qu'il peut sauver.)*

T'as toujours tout fait pour m'humilier, pour me dissoudre, me rendre ridicule. Quand Albert se suicide, tu vas le voir tous les jours. Pour mon appendicite t'es venue trois fois !

**Louise** : Quatre et on meurt pas de l'appendice.

**Armelle** : On meurt de tout quand on est ta fille.

*(Larmes.) (Pinchard s'esquive.)*

**Albert** : On croit que c'est un mariage, c'est déjà la guerre...

**Assia** : Est-ce que c'est de ma faute tout ça... ?

**Raymond** : Faut épouser que les orphelines !

**Armelle** : J'ai toujours porté rien que les robes de tes patronnes... Même d'une qui était bossue et je suis sûre... *(elle hoquette)* que sa bosse se voyait dans mon dos !

**Louise** : Elle est folle !

**Armelle** : Oui, c'est ce que tu dis à tout le monde, même à

l'épicière, mais je suis pas assez folle pour pas comprendre que j'ai toujours été abandonnée.

**Louise** : Quel barnum !

**Raymond** : Bon, c'est bientôt terminé la grand'messe chantée ?

**Assia** : Mais, moi, j'ai jamais rien demandé ! J'ai jamais demandé une si belle robe...

*(Raymond retire sa veste.)*

**Armelle** : Qu'est-ce que tu fais ?

**Raymond** : Je vais me coucher.

**Armelle** : Non, Raymond. Viens. On est adulte. Viens.

*(à Louise)* Si mon enfant est difforme, je t'enverrais une photo en relief !

**Louise** : Sale tête ! Sale fille ! Sac à merde !

**Armelle** : Je veux que tout le quartier... *(au bord de la syncope)*... voit mon abominable... robe... marron... de minable !

*(Raymond la soutient — lui lave le visage.)*

...mon ma... quillage...

**Patrick (éclate)** : Merde, c'est vrai qu'elle à l'air d'une boniche à côté d'Assia !... Ça te dégoûte pas ?... T'aurais pu faire un petit effort d'imagination ?...

**Louise** : Mais qu'est-ce qui vous prend à tous morpions ? !

**Patrick** : T'aime jamais tes filles ! Les deux autres ont claqué les portes avant l'heure... et celle-ci tu l'as complètement détraquée.

**Assia** : Patrick où vas-tu ?

**Patrick** : Changer de chaussures... les vieilles ça suffira... C'est pas la peine de souffrir de partout.

*(Restent Albert et Assia — Raymond aidant Armelle à refaire son maquillage — Louise désespérée simulant une activité du genre « je vérifie les cuillères à dessert ».)*

*(Albert pâle, appuyé contre le mur.)*

**Assia** : Ça ne va pas ?

**Albert** : Si ton père voyait ça...

**Assia** : Mon père il ne sait même pas que je me marie...

**Albert** : Ah ! ?

**Assia** : J'ai tout calculé avec le voyage à La Mecque.

**Albert** : Mais quand il reviendra...

**Assia** : Il ne pourra rien. Je suis majeure.

**Albert** : T'es maligne.

**Assia** : Faut bien.

**Patrick (revenant)** : Bon, alors si on doit y aller, allons-y une bonne fois, ça commence à durer...

*(Il sort, entraînant Assia.)*

**Raymond (remettant sa veste)** : Il y en a qui veulent enfoncer un marteau dans le mur en tapant avec un clou : c'est ça le mariage.

*(Il sort.)*

**Armelle (a placé une des fleurs de sa gerbe dans ses cheveux — A Louise)** : Comme ça j'aurai l'air d'une pute on saura tout de suite de qui je suis la fille. Ton banquet, ta boustifaille et ton festin, tu peux te les manger jour et nuit pendant dix ans : Raymond et moi on préfère les oignons crus et la dignité.

*(Ils sortent.)*

*(Albert remet ses chaussures.)*

**Louise** : Attends-moi Albert...

**Albert** : Faut pas que tu viennes maman.

*(Il sort.)*

*(Louise seule s'assoit par terre et pleure. Le téléphone sonne. Elle répond. On comprend que le traiteur récapitule la commande. Et dans ses larmes, Louise répète : « Oui... oui... seize ballotines de foie gras... ou vingt-six tranches de saumon... façon nordique... oui... oui... oui c'est ça... c'est ça... œuf mimosa... oui aux fruits de la passion... oui... c'est parfait monsieur... » Sur les derniers mots Pinchard est revenu.)*

**Pinchard** : Je ne savais pas que mademoiselle Armelle était si nerveuse...

**Louise** : Quand elle aura des filles celle-ci elle comprendra...

*(Albert revient.)*

**Albert** : Faudra attendre personne pour le repas...

**Louise** : Comment... personne ?

**Albert** : Ils ne veulent plus revenir...

**Louise** : Ils ne veulent plus...

**Albert** : Ils sont butés.

**Louise** : Qu'est-ce qu'ils disent ?

**Albert** : Qu'ils sont adultes, et qu'ils veulent avoir leurs idées à eux.

**Louise** : Mais toi Albert ?

**Albert** : On m'attend. Je te téléphonerai.

*(Il sort.)*

**Louise** : Ils m'ont déjà fait ce coup-là... Ils s'envolent comme des oiseaux.

*(Elle éclate en sanglots.)*

**Pinchard (apportant une bouteille d'apéritif)** : Allez, buvez un peu.

**Louise** : Qu'est-ce que je vais faire de toute cette marchandise.

**Pinchard** : Faut dire que vous aviez vu grand.

**Louise** : Restez manger avec moi... j'ai pas vraiment le moral.

**Pinchard** : Et pourtant quelle femme forte vous êtes... Et comme je vous admire... Dans cette robe vous ressemblez à une reine.

*(Elle pleure.)*

**Louise** : Une reine... la reine de quoi ? profitez bien de vos enfants quand c'est petit ça s'assoit sur vos genoux quand c'est grand ça s'assoit sur votre cœur.

**Pinchard** : Je ne risque rien, je n'ai plus de cœur.

**Louise** : Le cœur c'est comme le chiendent ça repousse tous les jours et quand ça ne repousse pas c'est comme quand on maigrit on monte plus vite les escaliers parce que le malheur monsieur Pinchard faut jamais le regarder dans les yeux ça le flatte il en profite... oh ! j'ai une idée je vais inviter mes patrons en voilà des gens à pouvoir apprécier un bon repas de fête.

*(Louise va au téléphone et appelle quatre ou cinq de ses employeurs, tandis que Pinchard a mis la radio et continue à boire. Louise revient, Pinchard l'invite à danser. A la fin de la danse.)*

**Louise** : Ils ne peuvent pas venir ils n. sont pas libres ces gens-là  
sauf mademoiselle Zenacker la professeur de piano avec ses  
sonates.

*(Silence.)*

**Pinchard** : Le Pineau blanc, voilà un apéritif plein de finesse...

*(Silence.)*

**Louise** : Je pèse plus que mon poids.

*(On entend les autos de la noce qui klaxonnent.)*  
Les voilà qui reviennent.

*(Ils écoutent - les autos s'éloignent.)*

Ils sont passés... on dirait... ?

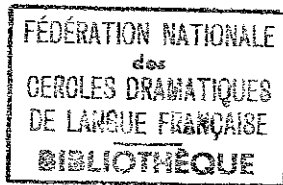
**Pinchard** : Ils sont passés !

**Louise** *(se versant à boire)* : Nous on ne nous aime pas et quand  
on nous aime c'est sans amour allez donc chercher vos enfants.

*(Pinchard sort.)*

Plus on est de fous plus... *(Geste de Louise)*...

Le 8 août 1982



La fabrication de cet ouvrage  
a été réalisée  
par Centre Imprimerie Avenir, 58000 NEVERS

Achevé d'imprimer en juillet 1983

N° d'impression 207

Dépôt légal 3<sup>e</sup> trimestre 1983

*Nous vous rappelons que la représentation des pièces  
de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou  
de ses ayants-droit.*

*Avant de mettre en répétition les pièces de Denise  
Bonafant, vous devez déposer une demande d'autorisation  
auprès de la Société des Auteurs et Compositeurs  
Dramatiques (S.A.C.D.)*

*Notre responsable départemental pourra vous assister  
dans cette tâche. Il pourra également vous faire  
connaître les conditions et les avantages de l'affiliation  
à la Fédération Nationale de Théâtre dont le siège  
est à Paris 7<sup>e</sup> — 3, rue Récamier. Tél. : 16 (1) 544.38.71.  
La Collection THÉÂTRALES a reçu le soutien de la  
S.A.C.D.*